

CODE : LIQUIDATION TOTALE



GEN Z

Alex r

100

SIENCE



Code : Liquidation Totale

Par Alex R.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : T-60 : L'Impulsion	4
Chapitre 2 : Extraction Prioritaire	12
Chapitre 3 : Nettoyage de Printemps	19
Chapitre 4 : L'Effet Domino	26
Chapitre 5 : Protocole Fantôme	33
Chapitre 6 : Bercy en Flammes	39
Chapitre 7 : La Voix du Maître	49
Chapitre 8 : Dette Zéro	56
Chapitre 9 : Le Virus Miroir	63
Chapitre 10 : Paris Black-out	71
Chapitre 11 : Course Contre le Vide	79
Chapitre 12 : L'Aigle de Verre	86
Chapitre 13 : Infiltration Brutale	94
Chapitre 14 : Le Sanctuaire du Nihilisme	103
Chapitre 15 : Le Choix de Stone	111
Chapitre 16 : Le Duel Quantique	116
Chapitre 17 : Liquidation Totale	124
Chapitre 18 : Le Jour d'Après	132

Chapitre 1

T-60 : L'Impulsion

Gstaad. Deux mille mètres d'altitude. Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est un luxe réservé à ceux qui ont les moyens de faire taire le monde.

Jean-Baptiste Vasseur lissa les revers de sa veste en cachemire gris perle. Dans la baie vitrée du bunker, le massif des Diablerets découpait l'horizon comme une lame de scie sur un ciel de nacre. Vasseur ne regardait pas la neige. Il regardait son reflet. Celui d'un homme que la République avait dévoré, puis recraché comme un noyau amer.

Ils l'appelaient l'Architecte lorsqu'il redressait les comptes de la nation à coup de réformes sanglantes. Ils l'avaient appelé le Traître quand il avait fallu trouver un coupable pour les commissions occultes du contrat *Eurydice*.

— Le système ne se réforme pas, murmura-t-il pour lui-même. Sa voix était un froissement de soie. Il s'auto-détruit ou il stagne. Je vais lui offrir la seule issue digne : la remise à zéro.

Sur son bureau d'ébène, un ordinateur portable en aluminium brossé. Aucune marque. Pas de connexion Wi-Fi, pas de Bluetooth. Juste un câble de fibre optique blindé qui s'enfonçait dans le sol, traversait la roche alpine et rejoignait le backbone européen via un nœud privé à Zurich.

Au centre de l'écran, une fenêtre de terminal. Un curseur blanc clignotait. Une pulsation régulière. Le battement de cœur d'un condamné.

[PROJECT_LIQUIDATION : STANDBY]

Vasseur posa son doigt sur la touche Entrée. Son pouls était d'une stabilité insolente. Soixante-douze battements par minute. Ni haine, ni exaltation. Juste la précision chirurgicale d'un horloger qui s'apprête à briser le ressort principal d'une montre défectueuse.

— Soixante minutes, Jean-Baptiste, souffla-t-il. Dans soixante minutes, la France ne sera plus qu'une fiction géographique sans moyens de paiement.

Il pressa la touche.

L'impulsion fut invisible. Un paquet de données compressées, chiffré par un algorithme post-quantique que les serveurs de la DGSI mettraient trois siècles à craquer. Le virus "Liquidation" ne cherchait pas à voler de l'argent. L'argent est une illusion. Il s'attaquait à la structure moléculaire de la confiance : les registres.

Le malware s'engouffra dans les artères numériques de l'Agence France Trésor. Sa première cible : les serveurs d'OAT (Obligations Assimilables du Trésor). La dette française. Deux mille huit cents milliards d'euros de promesses.

Delete.

Paris. Bercy. 14h02.

Le ministère de l'Économie est une baleine de béton et de verre échouée sur la rive droite de la Seine. À l'intérieur, l'air est filtré, recyclé, appauvri.

Thierry Desmoulins, sous-directeur de la gestion de la dette, ajusta ses lunettes. Sur

son triple écran, les courbes des taux à dix ans venaient de faire quelque chose de physiquement impossible. La ligne droite n'était pas montante, ni descendante. Elle s'était brisée.

— C'est quoi ce bordel ?

Il rafraîchit la page. L'écran devint d'un rouge mat. Un rouge sang. Aucun message d'erreur. Juste un compteur en haut à droite, en chiffres numériques blancs, qui égrenait les secondes.

57:42

57:41

— Sylvain ! cria Desmoulins. Regarde ton terminal Bloomberg.

À trois bureaux de là, Sylvain, un trader de vingt-six ans aux dents longues, ne répondit pas. Il fixait son écran, la bouche ouverte.

— Chef... le carnet d'ordres est vide.

— Comment ça, vide ? Les marchés sont ouverts !

— Non, monsieur. Il n'est pas vide parce qu'il n'y a pas d'acheteurs. Il est vide parce que les lignes de titres ont disparu. Les codes ISIN... ils n'existent plus. La France n'a plus de dette.

Desmoulins sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. Pour un profane, l'effacement d'une dette est un miracle. Pour un économiste, c'est l'apocalypse. Si la dette disparaît, l'actif disparaît. Si l'actif disparaît, les banques qui le détiennent s'effondrent. Si les banques s'effondrent, les distributeurs de billets deviennent des boîtes en fer inutiles.

— Appelle l'informatique, hurla Desmoulins en se levant. Coupe le serveur central !

Débranche tout !

Il se précipita vers la fenêtre. En bas, sur le boulevard de Bercy, le flux des voitures semblait encore normal. Les gens allaient acheter leur déjeuner, payaient par carte sans contact, vivaient dans l'inertie d'un monde qui venait de mourir sans le savoir.

— Monsieur, l'informatique ne répond pas, bégaya Sylvain. Les téléphones IP sont tombés. Et ma carte d'accès... elle vient de virer au rouge.

Le jeune homme brandit son badge magnétique. La petite LED, habituellement verte, clignotait frénétiquement en rouge. Un bruit sourd monta des entrailles du bâtiment. Un gémissement de turbine. Les serveurs de Bercy, situés dans les sous-sols refroidis par l'eau de la Seine, tournaient à un régime de folie.

Le malware ne se contentait pas d'effacer. Il réécrivait le BIOS des machines. Il poussait les processeurs au-delà de leurs limites physiques. Il pratiquait la politique de la terre brûlée numérique.

Gstaad. 14h08.

Vasseur se servit un verre de Château d'Yquem. L'or liquide accrochait la lumière d'hiver.

Sur son écran, une carte de France stylisée s'illuminait de points d'impact. Paris était déjà une tache sombre. Lyon vacillait. Marseille commençait à clignoter.

"Liquidation" se propageait via le système Interbolsa, le pont qui relie les banques centrales aux institutions privées.

Chaque seconde, des milliers de comptes d'épargne étaient "neutralisés". Pas vidés

vers un compte aux Bahamas. Simplement désindexés. Le bit qui disait "Mme Michu possède 12 450 euros" était transformé en zéro. Une simple commutation de polarité magnétique.

— La propriété est une hallucination collective, Jean-Baptiste, murmura-t-il en portant le verre à ses lèvres. Je suis le réveil qui sonne.

Le téléphone satellite posé sur la table vibra. Un numéro crypté. Marc Stone. Son ancien chef de sécurité. L'homme qui savait tout, mais qui avait choisi de se taire par loyauté. Jusqu'à ce que Vasseur disparaisse de la circulation.

Vasseur décrocha.

— Marc. Tu es en retard pour les adieux.

— Qu'est-ce que tu as fait, Jean-Baptiste ? La voix de Stone était un grognement de gravier broyé. Je suis à la gare de Lyon. Les terminaux de paiement ont lâché. Les gens commencent à s'énerver devant les guichets. La police est en train de boucler le périmètre.

— Ce que j'ai fait ? J'ai rendu sa liberté au peuple français, Marc. Plus de créanciers, plus de maîtres. Plus de futur non plus, certes, mais quelle importance ? Le présent est tellement plus intense quand on n'a plus rien.

— Tu es devenu fou. Ils vont remonter jusqu'à toi.

— "Ils" ? "Ils" n'auront bientôt plus de quoi payer l'essence de leurs voitures d'intervention, Marc. Dans cinquante minutes, la gendarmerie nationale n'aura plus de base de données, plus de registres de solde, plus rien. Tu n'arrêtes pas un tsunami avec un gilet pare-balles.

Vasseur raccrocha. Il savoura le vin. L'acidité et le sucre. L'équilibre parfait avant la chute.

****Paris. Un appartement en désordre sous les toits, 11ème arrondissement.****

Sarah Belkacem, dite "Glitch", se réveilla en sursaut. Ce n'était pas son réveil. C'était le silence.

Le ronronnement habituel de son serveur domestique s'était tu. Elle se redressa dans ses draps froissés, ses cheveux noirs en bataille cachant ses yeux fatigués. Elle jeta un coup d'œil à son installation. Six écrans. Tous noirs.

— C'est quoi ce délire...

Elle appuya sur le bouton de sa cafetière. Rien. Elle essaya l'interrupteur de la lampe de chevet. Rien.

— Coupure de courant ?

Elle attrapa son smartphone. L'écran s'alluma, mais aucune barre de réseau. "Appels d'urgence uniquement". Elle tenta de se connecter au Wi-Fi du voisin, un truc mal sécurisé qu'elle utilisait en secours. Le réseau apparaissait, mais avec un nom qu'elle n'avait jamais vu.

****[LIQUIDATION_DEATH_CLOCK : 51:12]****

Sarah sentit son sang se figer. Ce nom. Ce code. Elle l'avait écrit il y a dix ans, sur un forum de crypto-anarchistes, pour un concours de "Poésie Destructrice". C'était une preuve de concept, un exercice de style sur la fragilité des registres bancaires centraux. Elle l'avait appelé le "Nihilist-L".

Mais son code était un jouet. Une théorie. Ce qu'elle voyait sur son écran, cette propagation agressive qui venait de verrouiller son propre quartier, c'était son jouet

transformé en ogive nucléaire.

— Quelqu'un a fini mon script, souffla-t-elle, les doigts tremblants. Quelqu'un l'a armé.

Elle se jeta sur son sac, attrapa un ordinateur portable durci, une bécane de terrain avec une batterie au graphène et une antenne satellite artisanale. Elle n'avait pas besoin d'électricité, elle avait besoin d'un signal.

Elle monta sur le toit par la lucarne de la salle de bain. Le froid de janvier lui cingla le visage. Paris s'étalait sous elle. D'ordinaire, la ville est un bourdonnement constant. Là, elle entendait des cris. Au loin, vers la place de la Bastille, une colonne de fumée noire commençait à monter. Un bus venait de percuter une vitrine. Les feux de signalisation étaient tous passés au noir en même temps.

Sarah ouvrit son terminal satellite. Elle se connecta au réseau de la DGSI via une porte dérobée qu'elle gardait comme une assurance-vie.

****ALERTE NIVEAU 5. PROTOCOLE "TERRE BRÛLÉE" ACTIVÉ.****

L'écran affichait une cartographie de l'effondrement. La France s'éteignait comme une guirlande électrique dont on arrachait les ampoules une par une.

— C'est pas possible, murmura-t-elle. Pour faire ça, il faut les clés de Bercy. Il faut les accès de l'Agence Trésor.

Elle tapa frénétiquement une ligne de commande pour remonter la source de l'injection initiale. Le code sautait de proxy en proxy, de Singapour à Reykjavik, mais la signature structurelle était unique. C'était du travail d'orfèvre. Un mélange de brutalité mathématique et d'élégance financière.

Elle trouva enfin l'IP d'origine. Un nœud privé en Suisse.

— Vasseur, lâcha-t-elle. Ce fils de pute l'a vraiment fait.

Elle se souvint de l'entretien qu'elle avait eu avec lui, trois ans plus tôt, quand elle travaillait encore comme consultante pour le ministère. Il lui avait posé une seule question : *"Si vous deviez effacer la mémoire d'un pays, vous frapperiez où ?"*

Elle lui avait répondu en riant : *"À la racine de la dette, Monsieur le Ministre. Si les gens ne savent plus ce qu'ils doivent, ils ne savent plus qui ils sont."*

Il n'avait pas ri.

Le compteur sur son téléphone passa à ***48:00***.

Sarah Belkacem ne se sentait plus cynique. Elle se sentait responsable. Elle était le scalpel qui avait servi à découper la France, et elle seule savait où se trouvait la suture.

Elle attrapa son blouson de cuir, fourra son portable dans son sac et sauta sur l'échelle d'incendie. Le pays avait soixante minutes pour vivre. Il en restait quarante-huit.

L'impulsion était donnée. Le chaos était en marche.

T-48. La liquidation commençait à peine.

Chapitre 2

Extraction Prioritaire

****CHAPITRE 2 : EXTRACTION PRIORITAIRE****

Le néon de la cellule 402 grésille à une fréquence qui donne envie de s'ouvrir les veines avec une cuillère en plastique. Un "B" bémol constant. C'est la signature sonore de la DGSI : l'ennui sous haute surveillance.

Sarah Belkacem est allongée sur le bat-flanc, les bras croisés derrière la nuque, fixant le plafond écaillé. Elle compte les secondes. Pas parce qu'elle attend la sortie, mais parce que le temps est la seule monnaie qui ne se dévalue jamais. Elle a été ramassée il y a six heures pour une sombre histoire de pénétration de serveurs chez un courtier en crypto-monnaies de Singapour. Une routine. Une erreur de débutante qu'elle a commise exprès pour se faire oublier du radar des vrais prédateurs.

La porte blindée gémit. Un bruit de succion hydraulique.

Ce n'est pas le gardien avec le plateau de plastique tiède. C'est le bruit de l'urgence.

Trois hommes entrent. Costumes sombres, visages de marbre, l'odeur du tabac froid et de l'adrénaline acide. Au centre, le Colonel Marchand. Trente ans de service, une gueule de cuir tanné par les secrets d'État et un regard qui a vu assez de cadavres pour remplir le Père-Lachaise.

Il ne dit pas bonjour. Il ne s'assoit pas.

— Debout, Belkacem. On n'a plus le temps pour les civilités de procédure.

Sarah ne bouge pas d'un millimètre. Elle garde les yeux fixés sur le néon.

— Le mandat de dépôt court encore sur quarante-huit heures, Colonel. Revenez quand vous aurez un avocat ou une boîte de chocolats.

Marchand fait un signe de tête. L'un des hommes pose une tablette durcie sur les genoux de Sarah. L'écran brille d'une lueur bleue, glaciale.

— Regarde ça, ordonne Marchand. Et dis-moi que je me trompe.

Sarah jette un coup d'œil distrait, puis ses pupilles se dilatent. Elle se redresse d'un coup sec, comme si le bat-flanc était devenu brûlant. Ses doigts courent sur l'écran avec une vélocité de pianiste virtuose. Elle scrolle, décompose les couches, analyse la syntaxe du code qui défile. C'est une cascade de lignes de commande d'une pureté terrifiante.

— C'est pas possible... souffle-t-elle.

— C'est quoi ? demande Marchand.

Sarah lève les yeux vers lui. Son cynisme a disparu, remplacé par une pâleur spectrale.

— C'est "Chimère".

— Explique. En français.

— Chimère, c'est une faille Zero-Day. Un trou de ver dans l'architecture des protocoles de synchronisation des banques centrales. C'est le "God Mode" de la finance. Si vous entrez par là, vous ne volez pas de l'argent. Vous réécrivez la

définition de la valeur.

Elle pointe une ligne de code spécifique, une suite de caractères hexadécimaux qui semble danser sur l'écran.

— Cette signature... Ce n'est pas juste du code. C'est une structure fractale. Je l'ai écrite quand j'avais seize ans. Sur un forum underground de Budapest. C'était un exercice théorique. Une preuve que le système est poreux à sa racine.

Marchand se penche vers elle. Son haleine sent le café brûlé.

— Ta "théorie" est en train de vider les livrets A, Belkacem. Les comptes courants s'évaporent. La dette de l'État est en train d'être multipliée par dix par un algorithme qui tourne en boucle. Dans cinquante-huit minutes, la France ne sera plus une puissance économique. Ce sera une page 404. Un pays "Not Found".

Sarah sent le froid l'envahir. Elle se revoit à seize ans, dans sa chambre de banlieue, tapant nerveusement sur un clavier mécanique, fière d'avoir trouvé la faille dans le mur. Elle pensait jouer. Elle venait de forger la lame qui allait égorger Marianne.

— Qui l'a lancé ? demande-t-elle, même si elle connaît déjà la réponse.

— Vasseur, répond Marchand. Il a injecté le malware depuis un nœud sécurisé en Suisse. Il utilise tes propres clés de chiffrement, celles que tu as abandonnées il y a dix ans. Il a transformé ton jouet en arme nucléaire financière.

Marchand saisit Sarah par le bras et la tire vers le haut. Sa poigne est une pince d'acier.

— On t'extrait, Sarah. Pas pour ta rédemption. Pas pour tes beaux yeux. On t'extrait parce que tu es la seule à savoir comment arrêter l'hémorragie. Tu as cinquante-huit

minutes pour recoudre le pays, ou on s'effondre tous.

Le convoi fonce sur le périphérique, gyrophares éteints, à 160 km/h. Trois berlines blindées qui fendent le trafic comme des scalpels dans de la chair molle. À l'intérieur du véhicule de tête, le silence est lourd. Sarah est assise entre deux agents qui ressemblent à des blocs de béton armé. Sur ses genoux, une station de travail portable de la DGSI, connectée par satellite.

Elle regarde par la fenêtre. Paris semble encore normale. Les gens marchent, les lumières brillent, les terrasses sont pleines. Ils ne savent pas encore que leur réalité est une fiction en cours de suppression. Dans moins d'une heure, leurs cartes bleues seront des morceaux de plastique inutiles. Leurs économies seront des suites de zéros dans le vide. Les émeutes commenceront à la cinquante-neuvième minute.

— Pourquoi Vasseur ? demande-t-elle sans quitter la route du regard. Il était ministre. Il a tout eu. Le pouvoir, l'argent, le prestige. Pourquoi brûler sa propre maison ?

Marchand, assis sur le siège passager avant, se retourne à moitié.

— Vasseur ne veut pas l'argent, Sarah. Il a compris que l'argent est une religion. Et il a décidé de devenir un athée militant. Le scandale qui l'a fait tomber l'a brisé. Il ne veut pas se venger des hommes, il veut se venger du système. Il veut prouver que tout ce en quoi nous croyons — la valeur du travail, la sécurité de l'épargne, la stabilité de l'État — n'est qu'un mirage mathématique. Il ne veut pas voler la banque. Il veut supprimer le concept de banque.

Sarah tape une commande de diagnostic. L'écran affiche une progression de 12%. Le malware "Liquidation" se propage par ondes de choc.

— Il ne s'est pas contenté de lancer mon code, murmure-t-elle. Il l'a hybridé. Il y a une composante quantique. Le virus s'adapte à chaque tentative de contre-mesure. C'est un organisme vivant.

— Tu peux le tuer ?

Sarah ne répond pas immédiatement. Elle observe les flux de données. C'est d'une beauté atroce. Le code dévore les serveurs de Bercy avec une élégance chirurgicale. Chaque ligne effacée est une vie brisée, une entreprise qui fait faillite, un hôpital qui ne pourra plus payer ses médicaments.

— Je ne peux pas le tuer de l'extérieur, finit-elle par dire. Le firewall de Vasseur est une boucle de Moebius. Si j'attaque, je renforce le virus.

— Alors on fait quoi ? tonne Marchand.

— On doit entrer dans le cœur du réacteur. À Bercy. Physiquement. Le serveur maître de l'Agence France Trésor est le seul point d'entrée qui n'est pas encore totalement infecté. Je dois me brancher en direct sur le bus de données.

— Bercy est en état de siège, Belkacem. La panique commence à fuiter. On a des rapports d'échauffourées devant les distributeurs à Opéra.

— Alors accélérez, Colonel. Parce que si on n'est pas dans la salle des machines dans dix minutes, votre pays ne sera plus qu'un souvenir sur un disque dur effacé.

Le chauffeur écrase l'accélérateur. La berline bondit, frôlant un bus de touristes qui ne se doutent de rien.

Sarah regarde l'horloge système en bas de son écran.

****T-52:14.****

Elle ferme les yeux un instant. Elle revoit le visage de Vasseur lors de leur dernière rencontre. Son sourire poli. Son regard de glace. Il lui avait dit : *"La liberté, Mademoiselle Belkacem, commence là où le sol se dérobe."*

Le sol était en train de disparaître. Et la chute allait être terminale.

— Préparez les armes, dit Marchand dans sa radio. On entre en force.

Sarah rouvre les yeux. Le cynisme est revenu, mais cette fois, il est aiguisé comme un rasoir.

— Pas d'armes, Colonel. Préparez-moi un accès root et du café noir. La guerre qui commence ne se gagne pas avec du plomb, mais avec de la logique pure. Et en ce moment, la logique est en train de nous pisser au visage.

Le convoi oblique brusquement vers le quai de Bercy. La forteresse de verre et d'acier se dresse devant eux, massive, imposante, mais déjà creuse de l'intérieur. C'est là que se joue le destin de soixante-sept millions de personnes. Dans une cave climatisée remplie de processeurs hurlants.

****T-50:00.****

La liquidation ne fait pas de bruit. C'est le silence des chiffres qui tombent à zéro.

— On y est, lâche Marchand alors que la voiture pile devant la grille de sécurité.

Sarah débranche sa station de travail d'un geste sec. Elle descend de voiture avant même que les agents de sécurité aient pu lever leurs barrières. L'air frais de la Seine lui fouette le visage. C'est peut-être la dernière fois qu'elle respire l'air d'un pays

souverain.

— Bienvenue dans l'apocalypse, Colonel, lance-t-elle par-dessus son épaule. J'espère que vous avez gardé votre monnaie de réserve en lingots, parce que dans quarante-neuf minutes, votre solde bancaire vaudra moins que le papier toilette de cette cellule où vous m'avez cueillie.

Elle s'élançe vers l'entrée, silhouette frêle face au colosse de béton, portant sur ses épaules le poids d'une erreur de jeunesse devenue une catastrophe nationale.

Le compte à rebours s'affiche en rouge sang dans son esprit.

****Extraction réussie. Maintenant, l'amputation commence.****

Chapitre 3

Nettoyage de Printemps

La pluie sur le Quai d'Orsay n'est pas de l'eau. C'est du fuel. Une pellicule grasse qui accroche la lumière des réverbères et transforme le bitume en miroir déformant. Paris pue la peur, même si elle ne le sait pas encore. Dans trente minutes, les premiers DAB cracheront des insultes à la place des billets de cinquante. Dans une heure, la France sera une page 404.

Marc Stone est adossé à un pilier de pierre, sous l'ombre portée du Pont des Invalides. Il ne regarde pas la Seine. Il regarde le reflet d'une Audi noire garée à cinquante mètres, moteur tournant, feux de position éteints.

Vasseur ne laisse jamais de fils qui dépassent. Et Marc est un câble de haute tension dont l'Architecte a perdu le contrôle.

Il sent la vibration dans sa poche. Un SMS. Un seul mot.

« Nettoyage. »

C'est le code. Son propre code. Celui qu'il utilisait pour évacuer les dossiers compromettants quand Vasseur était encore au ministère. Aujourd'hui, le dossier compromettant, c'est lui. Son cœur bat à quarante-cinq pulsations par minute. Le calme des condamnés.

La portière de l'Audi s'ouvre. Trois hommes. Pas des flics. Pas des agents de la DGSE avec leur morale d'État et leurs procédures. Des types en vestes de pluie tactiques, le pas lourd, la main droite déjà invisible sous le revers gauche. Des contractuels. Le genre de types qu'on paye avec des comptes offshore qui n'existeront

plus dans quarante minutes.

Ils avancent en triangle. Le manuel.

— Marc ! gueule le premier, celui au centre. Ne rends pas ça plus moche que nécessaire. Jean-Baptiste veut juste discuter.

Le mensonge est aussi épais que la brume qui monte du fleuve. Stone ne répond pas. Répondre, c'est donner une position acoustique. Il recule d'un pas dans l'obscurité totale de la voûte. Sa main droite rencontre le froid de son Glock 17. Il n'a que deux chargeurs. Douze balles par chargeur. Vasseur lui a appris à compter les ressources. En économie comme en combat, le gaspillage est un péché mortel.

Le premier tueur entre dans la zone d'ombre. Il commet l'erreur de regarder trop haut, cherchant une silhouette debout. Stone est déjà au sol, une jambe repliée, l'autre tendue.

Le premier coup de feu est étouffé par un silencieux, mais l'impact fait le bruit d'une pastèque qu'on écrase. Le type s'effondre sans un cri, la gorge ouverte par une 9mm expansive. Stone ne reste pas pour voir le corps tomber. Il roule sur le côté, derrière un bloc de granit.

Putt. Putt.

Deux impacts sur la pierre. Des éclats de silex lui fouettent la joue. Ils sont deux maintenant. Ils ont compris qu'il ne se laisserait pas égorger en silence.

— Il est derrière le pilier ! tire à gauche !

Stone respire par la bouche. Il doit bouger. Rester ici, c'est attendre que la tenaille se referme. Il jette un coup d'œil au-dessus du parapet. La Seine est noire, glacée. Une

chute de dix mètres. S'il plonge, il est mort : le courant l'emportera ou les tireurs le cueilleront comme un canard à la foire.

Il choisit la verticale.

Il grimpe sur le rebord du pont, s'expose une fraction de seconde.

— Là !

Un tir. Une douleur fulgurante lui brûle l'épaule gauche, mais l'adrénaline verrouille la souffrance. Il bascule de l'autre côté du parapet, s'accrochant aux corniches de pierre sculptée. Ses doigts saignent, ses muscles hurlent. Il est suspendu au-dessus du vide, les pieds cherchant une prise sur les bas-reliefs de l'Empire.

Au-dessus de lui, les pas des deux hommes résonnent sur le trottoir.

— Il a sauté ?

— J'ai vu personne tomber dans la flotte. Il est accroché quelque part.

Stone sort son deuxième chargeur avec les dents. Il sait ce qu'il va faire. C'est stupide. C'est suicidaire. C'est la seule option. Il lâche sa prise de la main gauche, pivote son corps dans un arc de cercle désespéré et tire trois fois à l'aveugle vers le haut, à travers l'espace qui sépare le parapet du trottoir.

Un hurlement de douleur. Un des hommes bascule par-dessus bord, les bras en croix, son arme tombant dans un cliquetis métallique avant que son corps ne percute l'eau avec le bruit sourd d'un sac de ciment.

Il n'en reste qu'un. Le plus coriace. Celui qui ne parle pas.

Stone remonte à la force du poignet droit. Il bascule sur le trottoir, haletant. Le troisième homme est à dix mètres. Il a le visage de celui qui sait qu'il a perdu son bonus de fin d'année. Il pointe son arme.

Stone est plus rapide. Il ne vise pas le torse. Il vise le genou.

La rotule explose. L'homme s'effondre. Stone est sur lui avant qu'il puisse reprendre sa visée. Il lui écrase le poignet sous son talon, récupère l'arme et la balance dans la Seine.

Il attrape le tueur par le col de sa veste tactique et le plaque contre le rebord.

— Qui t'a donné l'ordre ?

L'homme crache du sang. Ses yeux sont dilatés par le choc.

— Tu... tu sais qui. C'est fini, Stone. Pour tout le monde. Regarde les lumières.

Stone tourne la tête. Au loin, vers la Concorde, les lampadaires vacillent. Un grand magasin s'éteint, puis se rallume, puis meurt pour de bon. Le réseau électrique commence à se bouffer lui-même. Le virus de Vasseur ne se contente pas d'effacer les dettes ; il surcharge les infrastructures gérées par les banques centrales.

— Vasseur est où ?

— Trop loin pour toi. En Suisse. Dans son nid d'aigle. Il regarde la France crever sur un écran 8K.

— Il y a un bouton d'arrêt.

Le tueur ricane, une bulle de sang éclate sur ses lèvres.

— Y'a pas d'arrêt pour l'apocalypse. C'est une liquidation totale, Marc. On vide les stocks. On ferme la boutique.

Stone lâche l'homme. Il n'a plus de temps. Le type ne sait rien d'autre. Il se lève, la vue basse. Son épaule le brûle comme si on y avait planté un tisonnier chauffé à blanc. Il ramasse son Glock, vérifie la culasse. Il lui reste sept balles.

Sept balles pour sauver un pays qui l'a déjà condamné.

Il traverse le pont en courant, ignorant la douleur. Paris est en train de basculer dans

le noir. Les voitures s'arrêtent au milieu de la chaussée, les feux tricolores sont morts. Des gens sortent des restaurants, leurs téléphones à la main, visages blafards éclairés par des écrans qui n'affichent que des messages d'erreur.

Vasseur a raison sur une chose : le système est une fiction. Et quelqu'un vient de fermer le livre.

Stone s'arrête devant une cabine téléphonique hors d'âge, une relique que la ville a oublié de démonter. Il n'a pas besoin de son portable, ils le traceraient en dix secondes. Il compose un numéro qu'il a mémorisé il y a dix ans.

— Allô ? La voix est celle d'un homme fatigué.

— C'est Stone.

Silence à l'autre bout.

— On vous croyait mort, Marc. Ou en fuite.

— On me croit beaucoup de choses, Colonel Marchand. Écoutez-moi. Vasseur a lancé la procédure. Il ne s'arrêtera pas aux banques. Il va purger tous ceux qui connaissent la clé.

— On est déjà au courant. On a récupéré la Belkacem. Elle est à Bercy.

— Sortez-la de là, ordonne Stone.

— Quoi ?

— Bercy est la première cible. Si Vasseur veut effacer les traces, il va pas juste envoyer des hackers. Il va transformer ce bâtiment en crématorium numérique. Il sait qu'elle est la seule à pouvoir lire son code.

À l'autre bout du fil, un bruit de sirènes déchire la conversation.

— Marc, je ne peux pas...

— Faites-le, bordel ! hurle Stone. Si elle meurt, on revient à l'âge de pierre. Personne ne saura comment réinitialiser les serveurs racines. Vous serez le colonel d'un pays de troc et de bougies.

Il raccroche violemment. Il regarde ses mains. Elles tremblent légèrement. Pas de peur. De rage.

Il connaît Vasseur. Il connaît sa logique. L'Architecte n'est pas un terroriste, c'est un comptable. Et dans son bilan, Stone et Sarah Belkacem sont des passifs qu'il faut solder.

Il se dirige vers l'Audi noire abandonnée par les tueurs. Les clés sont sur le contact. Le moteur ronronne. Une machine de guerre allemande, parfaite pour traverser une ville qui s'effondre.

Il monte, écrase la pédale d'accélérateur. Les pneus hurlent sur le bitume mouillé.

Direction Bercy.

Il doit trouver la gamine. Sarah. "Glitch". Celle qui a ouvert la boîte de Pandore sans le savoir. Il est le seul à savoir comment entrent les "nettoyeurs" de Vasseur. Par la grande porte, avec des badges officiels et des ordres signés par des gens terrifiés.

La ville défile comme un film en accéléré dont on aurait coupé le son. Les gens commencent à courir. L'anarchie n'a pas besoin de temps pour s'installer ; elle attend juste que le courant soit coupé.

Stone vérifie sa montre.

T-42:00.

Quarante-deux minutes avant que la France ne devienne un souvenir géographique. Quarante-deux minutes pour devenir un héros, ou au moins un meilleur cadavre que les autres.

Il sourit, un sourire sans joie, alors qu'il slalome entre les voitures abandonnées sur le quai de la Râpée.

Nettoyage de printemps, pensait Vasseur ?

Stone va lui montrer comment on fait le ménage avec du plomb et de la haine.

Le colosse de verre de Bercy apparaît au loin, sombre, massif, comme une guillotine posée sur la Seine. Le duel ne fait que commencer, et pour la première fois de sa vie, Marc Stone ne suit plus le script. Il va l'incendier.

Chapitre 4

L'Effet Domino

L'argent est une fiction. Une entente cordiale entre des gens qui ne s'aiment pas. À 16h42, la fiction s'est évaporée.

Sur le boulevard de l'Hôpital, un distributeur automatique de la BNP s'est mis à gémir. Un bruit de gorge sèche, un cliquetis de rouages fatigués, puis le vomissement. Des billets de cinquante euros. Des liasses entières, expulsées avec la régularité d'une mitrailleuse lourde. Une femme en tailleur, qui passait par là, s'est arrêtée, pétrifiée. Un SDF a réagi plus vite. En trente secondes, la file d'attente s'est transformée en mêlée de rugby. En deux minutes, c'était une émeute.

L'effet domino.

Vasseur ne s'était pas contenté d'effacer les dettes. Il avait forcé les vannes de la liquidité. Injecter tout le sang dans les extrémités pour vider le cœur. Une hémorragie contrôlée.

Marc Stone écrasa le frein de l'Audi. Devant lui, un bus de la RATP en travers de la chaussée, vitres étoilées. Les passagers s'extirpaient par les issues de secours, non pas pour fuir un incendie, mais pour ramasser les billets qui tapissaient le bitume.

— Bande de rats, grogna Stone.

Il changea de rapport, monta sur le trottoir dans un fracas de carrosserie et de rétroviseurs arrachés. Le moteur de l'Audi rugit, un prédateur au milieu des charognards. Il jeta un coup d'œil à la console de bord.

****T-38:14.****

Le temps ne coulait plus. Il s'échappait par une plaie ouverte.

« Le Login ». Un nom de merde pour un endroit de merde.

C'était un sous-sol planqué derrière une laverie automatique dans le 13^e arrondissement. L'odeur de la lessive bon marché luttait contre celle du tabac froid et du plastique chauffé à blanc par des serveurs en surchauffe. Ici, personne ne ramassait de billets dans la rue. Ils savaient que dans quarante minutes, ces morceaux de papier ne serviraient qu'à allumer des feux de poubelle.

Sarah « Glitch » Belkacem était affalée devant six moniteurs, ses doigts dansant une chorégraphie nerveuse sur un clavier mécanique dont le bruit de mitraille semblait rythmer la fin du monde. Son visage, éclairé par le bleu spectral des écrans, accusait une fatigue millénaire.

— C'est pas un virus, murmura-t-elle pour elle-même. C'est une symphonie.

Le code défilait. Le malware « Liquidation » n'attaquait pas frontalement. Il s'insinuait dans les protocoles de réplication des bases de données de la Banque de France. Il utilisait les propres systèmes de sécurité de l'État pour s'auto-chiffrer. Sarah voyait les registres de la dette nationale s'effondrer les uns après les autres. Des milliards d'euros, des vies entières de labeur, des retraites, des promesses, tout cela réduit à des zéros binaires.

Une ombre s'allongea sur son épaule. Elle ne se retourna pas. Elle ne sentit pas l'odeur de la poudre et de la sueur froide qui accompagnait Marc Stone. Elle sentit

juste le froid de l'acier contre sa tempe.

— Sarah Belkacem, dit Stone. Sa voix était un gravier qu'on broie. Éteins cette merde.

Sarah laissa échapper un rire nerveux, un son sec comme une branche morte qui casse.

— Tu es qui ? Le fantôme des Noël passés ? Pose ton jouet, mon grand. Si je retire mes mains du clavier, le script de purge s'accélère de 400 %. C'est une sécurité « homme mort ». Vasseur connaît ses classiques.

Stone ne cilla pas. Il pressa le canon du Glock un peu plus fort contre la peau de la jeune femme. Il voyait le tatouage de code binaire sur sa nuque.

— Vasseur t'envoie ? demanda-t-elle, les yeux toujours fixés sur les lignes de code.

— Vasseur veut ta peau. Je suis celui qui hésite encore à lui faire plaisir.

— Alors on est deux. Parce que ce que j'ai déclenché là... (Elle désigna l'écran central d'un mouvement de menton) ... c'est mon propre arrêt de mort. Et le tien. Et celui de tous les types qui pensent que leur épargne-logement existe encore.

Stone abaissa lentement son arme. Il n'avait pas besoin de son instinct de garde du corps pour comprendre qu'elle disait vrai. L'écran affichait une carte de France. Des points rouges s'allumaient partout. Les nœuds du réseau électrique. Les centres de compensation bancaire. Tout tombait.

— Il m'a dit que c'était pour « assainir », dit Stone, sa voix perdant de sa superbe.

— On n'assainit pas une gangrène avec un scalpel, Stone. On coupe le membre.

Vasseur est en train de couper la tête, le buste et les jambes. Dans trente minutes, il n'y aura plus d'administration. Plus de police. Plus d'armée payée. Juste soixante-sept millions de personnes qui vont réaliser que le contrat social était écrit à

l'encre sympathique.

Stone attrapa une chaise, la retourna et s'assit face à elle, le regard dur.

— Tu as créé la faille. Tu peux la refermer.

— Tu ne comprends pas, dit-elle en se tournant enfin vers lui. Ses yeux étaient injectés de sang. C'est du quantique. C'est comme essayer d'attraper de la fumée avec un filet de pêche. Le seul moyen d'arrêter ça, c'est d'injecter une clé de désactivation physique depuis le terminal maître de Bercy. Le nœud Alpha.

— Alors on y va.

— Bercy est en état de siège, Stone. La Garde Républicaine a verrouillé le périmètre. Ils tirent à vue. Ils pensent que c'est une cyber-attaque étrangère. Si on se pointe là-bas en disant qu'on a la solution, on finit avec douze balles dans le thorax avant d'avoir dit « bonjour ».

Stone se leva. Sa stature imposante sembla rétrécir la pièce. Il vérifia le chargeur de son Glock.

— Ils ne tirent pas sur les officiels, dit-il avec un sourire carnassier. Et j'ai encore les codes d'accès de la limousine ministérielle de Vasseur. On va entrer par la grande porte.

Sarah le dévisagea. Elle vit la cicatrice à son arcade, ses mains de boxeur, et cette lueur de désespoir qui ressemble à du courage.

— Tu es complètement givré. On va crever.

— On est déjà morts, Sarah. On attend juste que le chèque soit encaissé. Sauf qu'il n'y a plus de banques pour l'encaisser. Alors bouge-toi.

Soudain, le plafond du cyber-café trembla. Un fracas sourd, suivi d'une explosion de verre à l'étage supérieur. Des cris. Des rafales de pistolet-mitrailleur.

— Les nettoyeurs de Vasseur, lâcha Stone en dégainant. Ils ne perdent pas de temps.

Il attrapa Sarah par le col de son sweat-shirt et la projeta derrière un rack de serveurs au moment où la porte blindée de la cave volait en éclats sous l'effet d'une charge de rupture.

La fumée envahit la pièce. Deux silhouettes en noir, équipées de lunettes de vision nocturne et de HK MP5, s'engouffrèrent dans l'étroit couloir. Pas de sommation. Pas de négociation. Juste l'efficacité glaciale des mercenaires de haut vol.

Stone ne réfléchit pas. Il fonctionnait à l'adrénaline et à la mémoire musculaire. Il sortit de sa cachette, se laissa glisser sur le sol carrelé et lâcha trois tirs. Le premier mercenaire s'effondra, la gorge ouverte. Le second n'eut pas le temps de pivoter que Stone était déjà sur lui, saisissant le canon de son arme, le détournant vers le sol. Un coup de genou dans le plexus, un craquement d'os, et un tir de grâce à bout portant.

Silence. Juste le sifflement d'un tuyau percé et le ventilo d'un ordinateur qui rendait l'âme.

Stone se redressa, la main tremblante, mais le regard fixe. Il ramassa un MP5 et le lança à Sarah qui le rattrapa avec une maladresse effrayée.

— C'est quoi ça ? bégaya-t-elle.

— Ton nouveau clavier, répondit Stone. Maintenant, on sort de ce trou.

Ils remontèrent l'escalier, enjambant les corps. Dehors, Paris n'était plus la Ville Lumière. C'était une ville de ombres. Des panaches de fumée noire s'élevaient de la rive droite. Des alarmes de voitures hurlaient à l'unisson, créant un requiem strident.

Stone déverrouilla l'Audi à distance.

— Monte. Et prie pour qu'il reste assez de bitume entre ici et Bercy.

Alors qu'il passait la première, un message s'afficha sur le smartphone de Sarah, posé sur le tableau de bord. Un message crypté, en provenance de Suisse.

« Merci pour les services rendus, Sarah. Marc, sois un bon soldat jusqu'au bout. La liquidation est inévitable. Ne luttez pas contre la marée. Noyez-vous avec élégance. J.B.V. »

Stone écrasa le téléphone sous son talon.

— L'élégance, c'est pour les types qui ont les mains propres, Vasseur, grogna-t-il.

Il braqua le volant, percuta une poubelle en feu et s'élança vers les quais.

T-32:00.

La première domino était tombée. Les autres s'effondraient avec une vitesse géométrique. Au bout de la route, Bercy se dressait comme un mausolée de verre. Le combat n'était plus pour l'argent, ni pour l'État. C'était pour le simple droit de ne pas disparaître dans le néant numérique d'un fou.

— Sarah ? demanda Stone sans quitter la route des yeux.

— Quoi ?

— Tu sais conduire un fusil d'assaut ?

— Je sais lire du code en 64 bits les yeux fermés. Ça doit pas être plus compliqué.

— On va vérifier ça très vite.

L'Audi s'engouffra sous un tunnel, disparaissant dans les entrailles d'une ville qui commençait à hurler. L'effet domino ne faisait que commencer, et le dernier pion

s'appelait Marc Stone.

Chapitre 5

Protocole Fantôme

L'Audi RS6 déchira le rideau de fumée qui stagnait sur le Pont d'Arcole. Stone ne conduisait pas, il pilotait une torpille de deux tonnes à travers un cimetière de tôle. À droite, un bus de la RATP en travers de la chaussée. À gauche, une foule compacte qui défonçait la vitrine d'une agence LCL à coups de barres de fer. Ils ne cherchaient plus des billets ; ils cherchaient une raison de ne pas tout brûler.

— On en est où, Sarah ? grogna Stone en écrasant l'accélérateur.

Sur le siège passager, Sarah "Glitch" Belkacem avait les genoux calés contre le tableau de bord, son Alienware en équilibre instable. Le reflet bleuâtre de l'écran dans ses pupilles dilatées lui donnait un air de spectre. Ses doigts volaient sur le clavier, une percussion frénétique, une symphonie pour la fin du monde.

— C'est pas du code, Marc. C'est de la poésie macabre, lâcha-t-elle, la voix blanche. Vasseur n'a pas seulement injecté un virus. Il a réécrit les lois de la gravité financière. Le malware utilise un chiffrement à intrication quantique. Chaque fois que je tente une sonde, le bit change d'état. C'est un Protocole Fantôme.

— En français.

— Si je regarde le code, il s'autodétruit et se régénère ailleurs. C'est comme essayer d'attraper de la fumée avec des gants de boxe. Il a verrouillé les serveurs de la Banque de France de l'intérieur. Dans vingt-huit minutes, la base de données de la dette souveraine sera indexée sur une valeur nulle. La France deviendra une coquille vide. Une startup qui a fait faillite en une heure.

Stone coupa par un trottoir, envoyant valser des poubelles en plastique. Il ne ralentit pas. Dans le rétroviseur, les colonnes de fumée noire qui s'élevaient de la rive droite dessinaient le nouveau visage de Paris. Le chaos n'était plus une menace, c'était la météo.

— On ne peut pas le stopper depuis Bercy ?

— Non. Vasseur a déporté le nœud de commande. Bercy n'est plus que l'exécuteur. Le bourreau est ailleurs.

Sarah frappa la touche Entrée avec une violence contenue. Une carte topographique en 3D s'afficha, zébrée de vecteurs rouges qui convergeaient tous vers un point unique, loin de la rumeur des émeutes.

— Trouvé, murmura-t-elle. Le signal de synchronisation. Il ne passe pas par les satellites civils. Il utilise une dorsale privée, un vieux câble de l'OTAN que Vasseur a dû racheter via une cascade de holdings.

— Où ?

— Alpes suisses. Val de Bagnes. Un bunker construit dans les années 60, modernisé pour le stockage de données cryogéniques. C'est de là que part l'ordre de liquidation. C'est là que le bouton « Reset » est enfoncé.

Stone freina brusquement, faisant hurler les pneus sur le bitume brûlant. Il s'engouffra dans la rampe d'un parking souterrain Vinci désert, les barrières de péage étaient levées, inutiles dans un monde sans monnaie. Il descendit jusqu'au niveau -4, là où l'air sentait le béton froid et l'huile de moteur oubliée.

Il coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que les sirènes à la surface.

— Sort de la voiture, ordonna Stone.

Il se dirigea vers le coffre. Sous le double fond en Kevlar, le matériel attendait. Ce n'était pas l'équipement d'un garde du corps. C'était l'arsenal d'un homme qui savait que la diplomatie finit toujours dans une mare de sang.

Il sortit deux fusils d'assaut SIG Sauer MCX, compacts, noirs comme le néant. Il jeta un gilet tactique à Sarah.

— Enfile ça.

— Marc, je suis une hackeuse, pas un Navy SEAL.

Stone se tourna vers elle. Ses yeux étaient deux fentes d'acier. Il s'approcha, saisit les sangles du gilet et les serra d'un coup sec, lui coupant presque le souffle.

— Écoute-moi bien, Sarah. Le monde que tu connais est mort il y a trente minutes. Dehors, ils vont s'entre-tuer pour un ticket de métro ou une boîte de conserve. Vasseur n'est pas un idéologue, c'est un liquidateur. Pour lui, tu es une ligne de code à effacer. Pour moi, tu es la seule chance de rallumer la lumière. Alors tu mets ce gilet, tu gardes ton PC ouvert, et si quelqu'un s'approche à moins de dix mètres, tu ne réfléchis pas. Tu appuies sur la détente jusqu'à ce que le chargeur soit vide. Compris ?

Sarah hocha la tête, livide. Stone chargea les armes. Le bruit du verrou qui claque – *clack-clack* – résonna dans le parking comme un couperet.

Il sortit ensuite une mallette en aluminium. À l'intérieur, six seringues auto-injectables. Une solution ambrée, translucide.

— C'est quoi ? demanda-t-elle.

— De l'adrénaline de combat couplée à un inhibiteur de fatigue. On va rouler six cents bornes en un temps record. On ne s'arrêtera pas pour pisser, on ne s'arrêtera pas pour dormir. On traverse la frontière en force.

Stone s'injecta une dose dans la cuisse, à travers le tissu de son pantalon. Ses pupilles se rétractèrent instantanément. Ses muscles se tendirent, chaque nerf de son corps vibrant comme une corde de piano trop serrée.

— T-25:00, dit-il, sa voix vibrant d'une intensité nouvelle. Sarah, commence la contre-attaque. Infiltrer leur réseau local. Je veux que tu sois dans leur système avant qu'on franchisse la porte de leur bunker.

Elle se rassit par terre, le dos contre le béton froid, et rouvrit son ordinateur. Ses mains ne tremblaient plus. L'effet Stone. Ou peut-être l'horreur de la situation qui devenait enfin concrète.

— Je suis sur le pare-feu de la dorsale, tapa-t-elle. C'est une architecture en oignon. Chaque couche que je pèle déclenche une contre-mesure. Vasseur a injecté un bot harceleur qui sature ma bande passante. Il sait que je suis là.

Soudain, l'écran de Sarah devint noir. Une ligne de texte unique apparut, en lettres vert phosphorescent.

[USER_JBV] : Sarah. On n'arrête pas un tsunami avec un barrage de sable. Rejoins-moi. Il y a une place pour toi dans le nouveau monde. Marc est un vestige d'un passé obsolète. Laisse-le mourir avec son honneur de garde-chiourme.

Stone lut le message par-dessus son épaule. Il ne cilla pas.

— Réponds-lui, dit-il froidement.

— Quoi ?

— Réponds-lui que le garde-chiourme arrive. Et qu'il n'a pas l'intention de lui mettre les menottes.

Sarah tapa les mots avec une lenteur délibérée. Elle envoya le message. La réponse de Vasseur fut un rire codé, une série de chiffres hexadécimaux qui firent chauffer le processeur de l'ordinateur.

— Il vient de verrouiller l'espace aérien et de couper les transmissions GPS sur tout le quart Sud-Est, annonça Sarah. On va devoir y aller à l'aveugle.

— J'ai pas besoin de GPS pour trouver un type qui me doit la vie et qui a décidé de la gaspiller, répondit Stone en remontant dans l'Audi.

Il jeta un sac de sport sur la banquette arrière. Des brouilleurs de fréquences, des grenades flash, et assez de munitions pour tenir un siège.

— Pourquoi il fait ça, Marc ? demanda Sarah en bouclant sa ceinture. Pas pour l'argent, pas pour le pouvoir... Pourquoi ?

Stone enclencha la marche arrière. Les pneus crissèrent sur le béton.

— Parce que c'est un puriste, Sarah. Il pense que le système est devenu trop complexe pour être réparé. Pour lui, la seule façon de sauver la forêt, c'est de brûler chaque arbre jusqu'aux racines. Il ne voit pas les gens, il voit des variables. Et il vient de décider que la variable humaine est égale à zéro.

L'Audi bondit hors du parking, jaillissant dans la lumière crue d'un Paris en agonie.

Au loin, une explosion sourde secoua les fondations des immeubles. La Bourse de Paris venait peut-être de sauter physiquement, ou alors c'était juste le cœur de la nation qui lâchait.

Stone ne regarda pas en arrière. Il avait les yeux fixés sur l'horizon, là où les montagnes suisses se dressaient comme des tombeaux d'argent.

— Prépare tes scripts, Sarah. On entre en zone de guerre.

****T-22:15.****

L'aiguille du compteur grimpa : 140, 160, 180. L'autoroute A6 s'ouvrait devant eux comme une plaie béante. Les voitures abandonnées sur les bas-côtés ressemblaient à des carcasses de bêtes préhistoriques.

Le duel n'était plus numérique. Il était cinétique.

Vasseur avait le bouton. Stone était la balle.

Et la mèche brûlait des deux côtés.

Chapitre 6

Bercy en Flammes

L'acier de Bercy ne brillait plus. Sous le ciel livide de Paris, le paquebot de verre et de béton du ministère de l'Économie ressemblait à une carcasse de baleine échouée. À l'intérieur, le cœur de la France ne battait plus ; il convulsait.

Stone stoppa l'Audi en un dérapage violent à cinquante mètres des grilles du bâtiment Colbert. L'air était saturé d'une odeur de pneu brûlé et d'ozone. Au loin, les sirènes hurlaient, un chœur disharmonieux pour une nation en train de rayer sa propre existence de la carte.

— T-21:04, cracha Sarah en consultant sa tablette. Le malware vient de bouffer les registres du cadastre de l'Île-de-France. Dans dix minutes, plus personne ne possédera sa propre maison. On sera tous des squatters légaux.

Stone ne répondit pas. Il vérifiait son HK416. Un geste machinal. Sec. Un clic métallique qui sonnait comme un couperet.

— On n'entre pas par la grande porte, dit-il. La Garde Républicaine est en mode panique. Ils tirent sur tout ce qui bouge. On passe par les conduits de refroidissement.

Ils jaillirent de la voiture. Sarah trébucha, ses doigts crispés sur son unité centrale portable – une brique de carbone noir, son seul bouclier contre l'apocalypse. Stone la saisit par le col de sa veste technique, l'arrachant au bitume.

— Reste dans mon ombre. Si je baisse la tête, tu t'aplatis. Si je cours, tu voles.

Ils longèrent les quais. La Seine charriait des débris indistincts. Le fleuve semblait plus sombre, comme si l'encre des contrats déchirés s'y déversait. Ils atteignirent la grille d'aération des serveurs. L'air qui s'en échappait était brûlant, une haleine de dragon numérique.

Stone utilisa une charge thermique miniature. Le métal fondit dans un sifflement strident. Il donna un coup de botte magistral. La grille s'effondra dans un fracas sourd.

— Bienvenue dans les tripes du monstre, murmura-t-il.

L'intérieur était un enfer de néons rouges et de vapeur. Le système de refroidissement de Bercy, conçu pour maintenir les serveurs à une température polaire, était en train de rendre l'âme. "Liquidation" ne se contentait pas d'effacer des données ; il surchargeait les processeurs, forçant chaque puce de silicium à se suicider par combustion.

Ils progressaient dans un dédale de passerelles métalliques. En bas, dans la fosse des serveurs, des étincelles jaillissaient des armoires rackées. C'était une forêt de cristal en plein incendie.

— Là-bas ! hurla Sarah au milieu du vacarme des ventilateurs en train de lâcher. Le Noyau Central. C'est là que Vasseur a injecté la souche mère.

Ils arrivèrent au niveau du sas de sécurité du secteur Zéro. Devant eux, trois hommes en uniforme de la sécurité intérieure, le regard vide, l'arme au poing. Ils ne gardaient plus rien, ils protégeaient le néant.

— Halte ! Identification ! cria l'un d'eux, la voix brisée par la peur.

Stone ne ralentit pas. Il savait que la diplomatie était morte avec le premier octet de

"Liquidation".

— Couche-toi ! ordonna-t-il à Sarah.

Il projeta une grenade flash. L'explosion de lumière blanche déchira l'obscurité rouge. Avant que le son ne s'éteigne, Stone était déjà sur eux. Ce n'était pas un combat, c'était une exécution chirurgicale. Trois coups de crosse, une torsion de poignet, un balayage. Les hommes s'écroulèrent, désorientés, neutralisés. Stone ne tua pas. Pas encore. Il n'avait pas de balles à gaspiller pour des victimes collatérales.

Il défonça la porte du sas d'un coup d'épaule.

La salle du Noyau était une cathédrale de verre. Au centre, une unité monumentale baignait dans un liquide de refroidissement d'un bleu électrique. Des milliers de câbles de fibre optique convergeaient vers elle, comme les veines d'un titan.

Sarah se précipita vers la console maîtresse. Ses doigts frappèrent le clavier avec une vitesse terrifiante.

— Merde... Merde, merde, merde !

— Parle-moi, Sarah, gronda Stone, les yeux fixés sur les écrans de contrôle thermique.

— Vasseur a verrouillé l'accès root avec une clé quantique tournante. Si j'essaie de forcer le logiciel, le système s'auto-détruit et efface les sauvegardes distantes. On ne pourra jamais reconstruire la dette. La France deviendra un désert financier pour les cinquante prochaines années.

— La solution ?

— Je dois poser le pont matériel. Je dois brancher mon unité directement sur les bus de données, sous le réservoir de liquide. Mais c'est du suicide, Marc. Le liquide est chargé statiquement. Si je touche la paroi pendant l'injection, je finis en toast.

Stone regarda l'écran géant qui surplombait la salle.

****T-15:42.****

La propagation atteignait Lyon. Les comptes d'épargne des particuliers commençaient à s'évaporer. Des vies de labeur transformées en suites de zéros.

— Fais-le. Je te couvre.

Soudain, une détonation fit vibrer les murs. Le verre de la paroi nord explosa en mille éclats de diamant.

— Stone ! On sait que tu es là !

La voix résonna, amplifiée par les haut-parleurs. Froide. Familière. C'était l'unité d'élite de la protection financière, ceux que Vasseur appelait ses "Nettoyeurs". Ils n'étaient pas là pour sauver l'État. Ils étaient là pour s'assurer que la liquidation arrive à son terme.

Stone s'abrita derrière un pilier de béton.

— Sarah, commence ! Maintenant !

Elle plongea sous la console, rampant dans le liquide visqueux qui fuyait des réservoirs. Elle ouvrit son boîtier, révélant une architecture de circuits complexes, une dentelle d'or et de silicium.

À l'autre bout de la salle, les Nettoyeurs firent leur entrée. Quatre hommes en noir, équipés de vision thermique. Le premier fut fauché par une rafale de Stone avant même d'avoir ajusté sa mire.

Le duel s'engagea. Un dialogue de plomb dans une bibliothèque de données.

Stone bougeait comme un prédateur. Il ne restait jamais au même endroit plus de deux secondes. Il utilisait les armoires de serveurs comme boucliers, ignorant les alarmes de surchauffe qui hurlaient à 110 décibels. Chaque balle qu'il tirait était une seconde de gagnée pour Sarah.

— Marc ! J'y suis ! cria-t-elle. Je connecte le pont !

Elle tenait les deux câbles haute densité. Ses mains tremblaient. Entre les connecteurs, des arcs électriques bleutés dansaient. C'était comme essayer de recoudre une artère sur un corps en pleine convulsion.

— Fais-le ! hurla Stone en changeant de chargeur.

Il sentit une brûlure cuisante à l'épaule. Une balle venait de traverser son kevlar. Il ne grimaça même pas. Il riposta, logeant une balle entre les deux yeux du tireur adverse. Plus que deux.

Sarah enfonça les connecteurs.

Une onde de choc invisible parcourut la pièce. Les écrans devinrent blancs. Le bourdonnement des serveurs monta dans les aigus, un cri strident, insupportable.

— Connexion établie ! hurla Sarah. Je suis dans le flux ! Je vois le code de Vasseur ! C'est... c'est magnifique, Marc. C'est une œuvre d'art. Il n'a pas juste effacé les chiffres, il a réécrit la logique même de l'intérêt. Il a créé un paradoxe qui se nourrit de sa propre résolution.

— On s'en fout de l'esthétique, Sarah ! Tue-le !

— Je peux pas le tuer ! Je peux juste le détourner ! Je dois rediriger le flux vers un trou noir numérique, une boucle de rétroaction. Mais pour ça, je dois rester connectée jusqu'à la fin du compte à rebours.

Stone jeta un coup d'œil au chronomètre.

****T-08:12.****

Les deux derniers Nettoyeurs avaient compris la manœuvre. Ils ne cherchaient plus Stone. Ils convergeaient vers Sarah.

Stone sortit de son abri, s'exposant totalement. C'était une manœuvre de diversion désespérée. Il vida son chargeur en marchant, une marche de mort, implacable. Les balles sifflaient autour de lui, déchirant son veston, écorchant sa peau. Il abattit le troisième homme d'une balle dans la gorge.

Le quatrième, un colosse, se jeta sur lui. Ils roulèrent au sol, au milieu des débris de verre et du liquide de refroidissement. C'était un combat de fauves. Stone sentit un poignard s'enfoncer dans sa cuisse. Il grogna, saisit la tête de son adversaire et la projeta contre l'angle tranchant d'un rack de serveurs. Un craquement sinistre. Le colosse s'effondra, son sang se mélangeant au bleu chimique du liquide au sol.

Stone se redressa, chancelant. Il arracha le poignard de sa jambe sans un cri. Son visage était un masque de sang et de sueur.

— Sarah... l'état ?

Elle ne répondait pas. Elle était en transe, ses yeux parcourant des lignes de code à une vitesse inhumaine. Ses doigts volaient.

— Je... je le tiens. Je dévie les registres de la Banque de France vers un serveur

miroir. On va perdre les banques privées, Marc. On ne peut pas tout sauver. Le pays va se réveiller avec une gueule de bois monumentale, mais l'État existera encore.

Soudain, les haut-parleurs grésillèrent. La voix de Vasseur emplit la salle. Calme. Presque déçue.

— Marc. Sarah. Vous jouez aux héros dans les cendres d'un monde qui n'en veut plus. Pourquoi s'acharner ? Le système est une gangrène. Je ne fais que couper le membre pour sauver l'esprit.

Stone leva les yeux vers la caméra de surveillance.

— Tu ne sauves rien, Jean-Baptiste. Tu te venges parce qu'ils t'ont humilié. Tu n'es pas un purificateur. Tu es juste un gosse de riche qui casse ses jouets parce qu'on ne veut plus le laisser jouer.

Un silence de mort s'installa, seulement troublé par le crépitement des incendies électriques.

— Peut-être, répondit Vasseur. Mais mon jouet est déjà cassé. Regardez les écrans.

Sarah poussa un cri d'horreur.

Sur l'affichage principal, le virus "Liquidation" venait de muter. Il ne s'attaquait plus aux chiffres. Il s'attaquait aux infrastructures physiques de Bercy.

— Il force les onduleurs à entrer en résonance magnétique, souffla Sarah, le visage décomposé. Il va faire sauter tout le bâtiment. Pas numériquement. Physiquement.

Stone saisit Sarah par le bras et l'arracha à sa console.

— On a fini ici ! On bouge !

— Non ! Il manque trente secondes pour que le transfert soit sécurisé ! Si je débranche maintenant, tout est perdu !

Stone regarda la salle. Les serveurs commençaient à vibrer. Une plainte sourde montait du sol, une fréquence basse qui faisait saigner les oreilles. Les vitres restantes volèrent en éclats sous la pression acoustique.

— Trente secondes, dit Stone en dégainant son dernier pistolet. Je reste. Toi, tu cours vers la sortie.

— On part ensemble ou on crève ensemble, Marc !

Elle se replia sur son clavier, injectant les dernières lignes de commande alors que le plafond commençait à s'effriter.

****T-00:45.****

Le bâtiment Colbert tremblait comme s'il était pris dans un séisme de magnitude 8. Des blocs de béton se détachaient. La chaleur était devenue une entité physique, une chape de plomb qui brûlait les poumons.

— C'est fait ! hurla Sarah en arrachant son unité centrale. Le miroir est scellé !

— COURS !

Ils s'élançèrent dans le couloir alors que derrière eux, le Noyau Central entrait en fusion critique. Une explosion de lumière bleue, pure et aveuglante, vaporisa la salle qu'ils venaient de quitter.

L'onde de choc les projeta en avant, les propulsant à travers les conduits de refroidissement. Stone protégea Sarah de son corps alors qu'ils dévalaient la pente métallique, entourés de flammes et de débris.

Ils jaillirent à l'air libre, sur le quai de la Rapée, au moment même où une section entière du ministère s'effondrait dans un fracas de fin du monde. Une colonne de fumée noire s'éleva vers le ciel de Paris, obscurcissant le peu de lumière qui restait.

Stone cracha du sang et se releva péniblement. Il regarda le bâtiment en ruine.

— On a gagné ? demanda Sarah, la voix tremblante, serrant son disque dur contre sa poitrine comme un nouveau-né.

Stone sortit son téléphone. L'écran était strié de lignes de distorsion. Il n'y avait plus de réseau. Plus de signal. Le monde était silencieux. Un silence de mort.

Il regarda sa montre.

****T-00:00.****

— On n'a pas gagné, Sarah. On a juste survécu au premier round.

Il se tourna vers l'horizon, vers les Alpes. Vasseur était toujours là-bas. Et il avait toujours le doigt sur le bouton du monde d'après.

— Récupère ce que tu peux dans cette boîte, dit Stone en désignant l'unité centrale. On va avoir besoin de munitions numériques. La vraie guerre commence maintenant.

Au loin, dans les rues de Paris, les premiers cris de la foule se firent entendre. Ce n'étaient pas des cris de peur. C'étaient les cris d'un peuple qui venait de comprendre qu'il ne possédait plus rien. Ni son passé, ni son avenir.

Juste la faim. Et la rage.

Chapitre 7

La Voix du Maître

La carrosserie de l'Audi RS6 volée fumait encore, une carcasse de métal hurlant sous la pluie de suie qui tombait sur les quais de Seine. À l'intérieur, l'odeur de l'airbag déclenché et du sang frais. Marc Stone avait le visage barré par une estafilade qui lui ouvrait la joue gauche jusqu'à l'os, mais ses mains restaient soudées au volant, immobiles. À côté de lui, Sarah Belkacem – « Glitch » pour ceux qui craignaient son clavier – tremblait. Pas de peur. De froid numérique. Elle serrait l'unité centrale récupérée dans les décombres de Bercy comme si c'était le dernier poumon d'un monde agonisant.

— Regarde-les, Marc, murmura-t-elle.

De l'autre côté du pare-brise étoilé, Paris s'éteignait par blocs. Ce n'était pas une panne de courant. C'était une panne de réalité. Sur le boulevard de la Rapée, une femme en tailleur chic frappait un distributeur automatique avec une brique, ses yeux révulsés par une fureur animale. Un homme, un cadre de la City sans doute, était assis sur le trottoir, son smartphone à la main, répétant en boucle : « Ça ne peut pas être zéro. Ça ne peut pas être zéro. »

Le contrat social venait de se dissoudre dans l'acide d'un malware quantique.

Soudain, tous les écrans du tableau de bord s'allumèrent simultanément. Le système d'infodivertissement, les cadrans numériques, même le téléphone de Stone que ce dernier pensait avoir réduit au silence. Une fréquence hertzienne pure. Un son blanc, puis une voix.

Calme. Profonde. Une voix qui sentait le vieux cuir et les cigares de la haute diplomatie.

— Vous avez toujours eu un penchant pour le mélodrame, Marc. C'est ce qui faisait de vous un excellent garde du corps, mais un piètre stratège.

Sarah sursauta, ses doigts volant instantanément sur son clavier portable.

— C'est lui. Il a by-passé le protocole de tunnelisation. Il est partout. Marc, il est dans l'Audi.

— Jean-Baptiste, cracha Stone, la voix rauque. Sortez de cette bagnole.

— Je n'y suis pas, Marc. Je suis dans l'air que vous respirez. Je suis dans la dette que vous ne rembourserez jamais. Je suis le futur de la France, et pour l'instant, le futur est une page blanche.

L'image de Jean-Baptiste Vasseur apparut sur l'écran central. Il n'était pas dans un bureau de ministre. Derrière lui, de larges baies vitrées donnaient sur les sommets enneigés des Alpes Suisses. Le ciel là-bas était d'un bleu indécent, insultant, loin de la grisaille étouffante de Paris. Il tenait un verre de cristal.

— Sarah, dit Vasseur, son regard d'acier semblant percer le silicium pour fixer la jeune femme. Arrêtez de taper. Vous cherchez une porte dérobée que j'ai moi-même murée il y a six mois. Vous ne faites que gâcher les derniers cycles de calcul de votre batterie.

Sarah ne s'arrêta pas. Son front était perlé de sueur.

— Je vais te trouver, enfoiré. Je vais remonter le signal jusqu'à ton bunker de luxe et je vais griller tes serveurs un par un.

Vasseur eut un petit rire sec, sans joie.

— Avec quoi ? Mon malware, votre enfant, est en train de réécrire le code génétique de la banque de France. À l'heure où nous parlons, l'épargne des Français n'est plus qu'une suite de zéros aléatoires. Le titre de propriété de votre voisin ? Effacé. Votre retraite ? Une fiction. L'argent est une religion, Sarah. Une construction mentale fondée sur la confiance en un prêtre nommé l'État. Aujourd'hui, je vous apporte l'athéisme.

— L'athéisme, c'est la famine, Jean-Baptiste ! hurla Stone en frappant le tableau de bord. Vous voyez ce qui se passe dehors ? Ils vont se bouffer entre eux !

— C'est une phase de transition nécessaire, Marc. La destruction créatrice. Schumpeter au scalpel. Pour reconstruire une maison saine, il faut d'abord brûler celle qui est infestée par les termites. L'État français est une charogne qui se nourrit de sa propre dette. J'ai simplement arrêté le cœur de la bête.

Sarah s'arrêta brusquement de taper. Ses yeux s'agrandirent. Sur son écran, des lignes de code rouge sang défilaient à une vitesse folle.

— Marc... il n'est pas en train de vider les comptes. Il est en train de les redistribuer de manière erratique. Il crée des millions de millionnaires fictifs et des millions de mendiants en temps réel. Il crée un court-circuit social total.

Vasseur inclina la tête, admiratif.

— Précisément. Si tout le monde est riche, plus personne ne l'est. La monnaie meurt par l'excès autant que par le manque. Regardez la rue, Marc. Qu'est-ce que vous voyez ?

Stone regarda par la fenêtre. Un groupe de jeunes pillait une boulangerie, non pas pour l'argent de la caisse, mais pour les baguettes. L'argent ne servait plus à rien. Les billets de cinquante euros volaient dans le vent comme des feuilles mortes.

— Vous êtes un monstre, dit Sarah, la voix étranglée. Vous utilisez ma faille... celle

que j'ai créée quand j'avais quinze ans pour prouver que j'étais la meilleure. Vous l'utilisez pour tuer un pays.

— Non, Sarah. Je l'utilise pour prouver que le pays est déjà mort. Vous avez fourni la lame, j'ai simplement eu le courage de porter le coup de grâce. Vous devriez me remercier. Nous libérons les hommes de la plus grande illusion de l'histoire de l'humanité.

Sarah sentit une décharge d'adrénaline pure. Son sang-froid, d'ordinaire de glace, s'évapora.

— Tu parles de libération alors que tu te caches derrière trois mètres de béton dans les Alpes ? Viens ici, Jean-Baptiste. Viens dans la rue. Viens expliquer ta philosophie aux gens qui n'ont plus de quoi nourrir leurs gosses ce soir. Viens voir si ton "athéisme" résiste à une barre de fer.

Vasseur resta de marbre. Son expression ne changea pas d'un iota.

— La plèbe ne comprend jamais le traitement avant que la guérison ne soit complète. Dans dix ans, on m'érigera des statues. Je serai l'homme qui a tué la tyrannie des chiffres pour restaurer la réalité du troc et du mérite.

— Le mérite ? ricana Stone. Vous avez passé votre vie dans les dorures de la République. Vous n'avez jamais porté un sac de ciment de votre vie. Votre mérite, c'est d'avoir trahi tous ceux qui vous ont fait confiance. Moi le premier.

L'image de Vasseur vacilla un instant. Un glitch, un vrai. Un signe que Sarah marquait des points dans l'ombre du réseau.

— Marc... J'ai fait ce que j'ai fait parce que j'ai vu les chiffres réels. La France est en faillite depuis 1974. Nous ne vivions que sur des promesses de papier. J'ai simplement décidé d'arrêter la musique avant que l'orchestre n'explose.

— Mensonge, coupa Sarah. Tu as fait ça parce qu'ils t'ont jeté aux chiens pour

l'affaire Alstom. Tu n'es pas un purificateur, tu es une ex-petite amie toxique qui brûle la maison parce qu'elle s'est fait larguer. Ton malware porte une signature émotionnelle, Jean-Baptiste. Je la vois. C'est de la haine pure. De la haine de classe inversée.

Le silence s'installa dans l'habitacle de l'Audi. Dehors, un coup de feu retentit. Puis deux. La police de Paris ne répondait plus aux appels. Elle essayait de protéger ses propres familles.

Vasseur posa son verre. Son visage s'assombrit.

— Vous avez quarante-cinq minutes, Sarah. Quarante-cinq minutes avant que la phase 2 de "Liquidation" ne se déploie. À ce moment-là, même moi je ne pourrai plus l'arrêter. Les serveurs de sauvegarde de la Banque Centrale Européenne seront effacés. Le code source de l'Euro sera corrompu à la racine. Ce ne sera plus seulement la France. Ce sera le continent.

— Pourquoi tu nous dis ça ? demanda Stone, méfiant.

— Parce que j'ai besoin d'un adversaire, Marc. La victoire n'est rien sans un témoin qui comprend l'ampleur du génie déployé. Et parce que, au fond, j'espère que vous échouerez de manière spectaculaire. Cela validera ma thèse : le système est trop fragile pour être sauvé.

L'écran devint noir. Le silence revint, plus lourd qu'avant.

Sarah avait les mains qui tremblaient sur son clavier. Elle regarda Stone.

— Marc, il a raison sur un point. Je ne peux pas casser son chiffrement depuis ici. Il me faut un accès physique à un nœud de communication de premier niveau.

Stone démarra le moteur. Le bloc V8 rugit, un son de bête blessée mais encore capable de tuer.

— On va où ?

— Le hub satellite de télécoms à Rambouillet. C'est le seul endroit capable de bypasser les protocoles de Vasseur. Si on arrive à s'y brancher, je peux injecter un vaccin dans le flux descendant.

Stone passa la première. Ses yeux rencontrèrent ceux de Sarah dans le rétroviseur.

— Tu peux vraiment le faire ?

Sarah regarda l'unité centrale sur ses genoux. Elle y vit son propre reflet, pâle, déterminé.

— Il a dit que j'avais fourni la lame. C'est vrai. Mais il a oublié une chose sur les lames, Marc.

— Quoi donc ?

— Elles coupent dans les deux sens.

L'Audi RS6 bondit en avant, slalomant entre les voitures abandonnées et les débris d'une civilisation qui s'effondrait. Stone ne regardait plus le compteur de vitesse. Il regardait le chronomètre de sa montre.

****T-44:12.****

Derrière eux, Paris commençait à brûler pour de bon. Les premières colonnes de fumée s'élevaient des quartiers populaires. La voix de Vasseur résonnait encore dans leurs têtes comme un psaume satanique. L'argent était mort. La religion était finie.

Il ne restait plus que la vitesse, le plomb, et le code.

Stone écrasa l'accélérateur. Si la France devait disparaître, elle le ferait dans un

crissement de pneus.

— Sarah, dit-il alors qu'ils franchissaient le périphérique en sens inverse, évacuant la ville que tout le monde fuyait.

— Ouais ?

— Si on s'en sort... je te paie un verre.

Elle eut un sourire triste, les yeux fixés sur les lignes de code qui dévoraient le monde.

— Avec quoi, Marc ? On n'a plus un centime.

Stone ne répondit pas. Il savait qu'elle avait raison. Dans le monde de Vasseur, la seule monnaie qui valait encore quelque chose, c'était le sang qu'on était prêt à verser. Et Marc Stone était prêt à devenir riche.

Le chapitre 7 se referma sur le hurlement du moteur, alors que l'obscurité tombait sur une France qui n'était plus qu'un souvenir numérique. Le grand reset avait commencé, et les deux seuls grains de sable dans l'engrenage roulaient à deux cents kilomètres-heure vers leur destin.

****SLOGAN : **** *La monnaie est une fiction. La chute est la seule réalité.*

Chapitre 8

Dette Zéro

****T-40:00. LA VALEUR EST UNE HALLUCINATION. LE RÉVEIL EST BRUTAL.****

L'écran de la tablette de Sarah n'était plus qu'une hémorragie de pixels rouges. Les courbes du CAC 40 ne chutaient pas ; elles s'évaporaient, cessant purement et simplement d'exister. À Londres, à Francfort, à New York, les algorithmes de haute fréquence, privés de leur nourriture de données, commençaient à s'autodévorer.

— Cinquante pour cent, lâcha Sarah. Sa voix était blanche, dénuée de timbre. La moitié de la dette souveraine française vient d'être purgée des registres.

— C'est une bonne nouvelle pour les impôts, non ? grogna Marc en ajustant la sangle de son HK416.

Sarah ne leva pas les yeux. Ses doigts dansaient sur le clavier avec une vélocité nerveuse.

— Tu ne comprends pas, Marc. L'argent, c'est de la confiance transformée en chiffres. Vasseur n'est pas en train d'effacer des dettes, il est en train de désintégrer le contrat social. Si l'État ne doit plus rien, l'État n'est plus rien. Dans dix minutes, ton livret A vaudra moins que le plastique de ta carte bancaire. Les banques ne sont pas fermées, elles sont mortes. Elles ne le savent juste pas encore.

Ils se tenaient devant l'entrée de service du bâtiment Colbert, le cœur de Bercy. Une forteresse de verre et de béton suspendue au-dessus de la Seine, désormais transformée en mausolée financier. À l'intérieur, les serveurs hurlaient dans un froid

polaire, traitant des milliards de transactions fantômes par seconde.

Marc poussa la porte. Le silence de l'atrium était plus lourd qu'une détonation.

— Reste derrière moi, ordonna-t-il.

Le hall était baigné d'une lumière d'urgence bleutée. L'air sentait l'ozone et le produit de nettoyage industriel. C'était l'odeur de la fin du monde : propre, stérile, chirurgicale.

Soudain, un craquement radio.

« Contact visuel. Entrée Sud. Éliminez-les. »

La voix n'était pas française. Accent d'Europe de l'Est. Des mercenaires. Vasseur n'avait pas seulement lancé un virus ; il avait loué des bras pour protéger l'épicentre du chaos.

Marc n'attendit pas. Il bascula derrière un pilier de marbre alors qu'une rafale de MP5 déchiquetait les pots de fleurs décoratifs à sa gauche. La terre cuite explosa en une pluie de débris. Sarah s'était jetée au sol, son ordinateur plaqué contre sa poitrine comme un nouveau-né.

— Ils sont combien ? cria-t-elle entre deux détonations.

— Trop pour qu'on discute diplomatie !

Marc déconnecta sa sécurité. Il pivota, le corps bas, centre de gravité verrouillé. Il vit le premier : un type en équipement tactique noir, sans insigne. Un pro. Marc pressa la détente. Deux coups. *Double tap*. Le mercenaire s'effondra, la tête projetée en arrière contre une baie vitrée qui se fissura en étoile.

Le sang était d'un rouge insultant sur le sol blanc immaculé de la République.

— Avance vers les ascenseurs ! hurla Marc.

Il couvrait sa progression en lâchant des tirs courts, précis, économisant chaque gramme de plomb. Un deuxième assaillant surgit d'un bureau en open-space. Marc ne visa pas le torse protégé par le kevlar. Il visa la gorge. Le mercenaire s'écroula dans un gargouillis, ses mains cherchant désespérément à boucher une fuite que seule la mort pourrait sceller.

Ils atteignirent les couloirs des sous-sols, là où le béton remplaçait le verre. C'était le domaine des machines. La température chuta brusquement.

— T-35, annonça Sarah, ses doigts pianotant sur l'écran alors qu'ils couraient. Le virus vient d'attaquer les comptes de la Sécurité Sociale. Marc, si on n'arrête pas la propagation dans les vingt prochaines minutes, il n'y aura plus de retraites, plus d'hôpitaux, plus rien. Vasseur est en train de transformer le pays en une page blanche.

— On ne réécrit pas l'histoire avec du vide, cracha Marc.

Ils débouchèrent dans une galerie technique étroite. Au bout, une porte blindée. Et devant la porte, trois hommes. Ils n'étaient pas là pour tirer. Ils étaient là pour interdire le passage. Ils portaient des masques à gaz, leurs silhouettes massives bloquant le couloir comme des démons de métal.

Le premier s'élança avec une baïonnette. Marc para le coup avec le canon de son fusil, l'acier contre l'acier produisant une étincelle orange dans la pénombre. Il envoya un coup de genou dévastateur dans le plexus de l'homme, sentant les côtes céder, puis l'acheva d'une balle à bout portant sous le menton.

Le second mercenaire saisit Marc par le cou, le projetant contre le mur de béton. Marc lâcha son arme. L'oxygène commença à manquer. Il voyait le troisième homme lever son arme vers Sarah.

— Non !

L'adrénaline remplaça le sang. Marc sortit un couteau de combat de sa botte et le planta avec une force sauvage dans la cuisse de son agresseur. L'homme hurla, lâchant prise. Marc ne lui laissa pas le temps de respirer. Il lui saisit la tête et, dans un mouvement de torsion brutal, brisa les vertèbres cervicales. Un bruit de branche sèche. Le corps devint mou.

Le troisième homme fit feu.

Sarah poussa un cri. La balle ricacha sur un tuyau de vapeur, remplissant le couloir d'un sifflement blanc et brûlant. Marc roula au sol, récupéra son HK et vida le reste du chargeur dans la silhouette floue à travers la vapeur.

Le silence revint, seulement troublé par le sifflement de la fuite de gaz et les sanglots courts de Sarah.

Marc se releva, une main pressée sur son flanc. Son uniforme était déchiré, une traînée de sang marquait son passage sur le mur.

— Tu es touchée ? demanda-t-il, la voix rauque.

— Non... non, je crois pas.

Elle tremblait, mais elle tenait son ordinateur. Elle fixa le cadavre à ses pieds, puis regarda Marc. L'homme qu'elle connaissait n'était plus là. Il n'y avait plus qu'une machine de guerre, couverte de la poussière des décombres financiers.

— On y est, dit-elle en désignant la console d'accès de la porte blindée. Le nœud central.

Elle brancha son câble. Ses yeux scannèrent les lignes de code qui défilaient à une vitesse inhumaine.

— Merde. Vasseur a injecté une couche de chiffrement polymorphe. Chaque seconde, le virus change de signature. C'est... c'est magnifique de cruauté. Il ne se contente pas de détruire, il se réinvente pour ne pas être soigné.

— Fais ce que tu as à faire, Sarah.

— Marc, regarde l'écran.

Il s'approcha. Sur la carte de France numérique, des zones entières s'éteignaient. Lyon n'avait plus de réseau bancaire. Marseille sombrait dans le black-out total. À Paris, les premières émeutes commençaient à être signalées aux abords des agences du Trésor Public.

****T-30:00.****

— Cinquante-deux pour cent de la dette effacée, murmura Sarah. Les marchés asiatiques viennent de suspendre toute cotation sur l'euro. La monnaie unique est en train de devenir une devise de collection. On est en train de revenir au troc, Marc. Dans une heure, une cartouche de clopes vaudra plus qu'un lingot d'or.

Soudain, les haut-parleurs du couloir grésillèrent. Une voix calme, posée, presque mélodieuse, emplit l'espace. Vasseur.

*« Marc. Sarah. Je savais que vous seriez les derniers à quitter le navire. C'est tout à

votre honneur. Mais posez-vous la question : que sauvez-vous vraiment ? Un système qui vous a broyés ? Une administration qui vous méprise ? Je ne détruis pas la France, je la libère du poids de ses péchés mathématiques. La dette est une chaîne. Je viens de briser les maillons. »*

— Tu ne libères personne, Vasseur ! hurla Marc vers les caméras de surveillance. Tu tues des gens qui n'ont rien demandé !

« La naissance est toujours sanglante, Marc. C'est le prix de la pureté. Sarah, ma chère... ne lutte pas contre ton propre chef-d'œuvre. Tu as écrit ce code pour qu'il soit libre. Laisse-le finir son travail. »

Sarah s'arrêta de taper. Ses yeux étaient fixés sur une ligne de code spécifique.

— Il a raison sur un point, Marc, chuchota-t-elle.

— Quoi ?

— C'est mon code. Je connais la porte dérobée. Mais Vasseur l'a piégée. Si j'entre pour stopper la propagation, le serveur va initier une surcharge thermique.

— Et alors ? On s'en fout du serveur !

Elle leva les yeux vers lui. Des larmes de rage brûlaient ses paupières.

— Ce n'est pas un petit serveur, Marc. C'est une ferme de processeurs quantiques refroidis à l'azote liquide. Si ça saute, tout l'étage devient une bombe thermobarique. On ne s'échappera pas.

Marc regarda la porte blindée, puis le couloir jonché de cadavres, puis la montre à son poignet.

****T-28:45.****

Il rechargea son arme une dernière fois. Le bruit du chargeur s'enclenchant dans le puits fut le seul Slogan de cette minute précise.

— On n'est pas venus ici pour vivre vieux, Sarah. On est venus pour que le monde de demain existe encore, même s'il est pauvre.

Il posa sa main calleuse sur l'épaule de la jeune femme.

— Entre dans le système. Je m'occupe de la porte.

Sarah hocha la tête, une détermination glacée remplaçant la peur. Ses doigts reprurent leur ballet de mort sur le clavier.

— On efface tout, Marc. On repart de zéro. Mais ensemble.

De l'autre côté de la porte, le bruit sourd d'une perceuse thermique retentit. Les renforts de Vasseur arrivaient. La boucherie n'était pas terminée. Elle ne faisait que commencer.

****SLOGAN : ** *La liberté n'a pas de prix. Le sacrifice non plus.***

Chapitre 9

Le Virus Miroir

L'acier hurla. Un cri strident, métallique, qui vous déchire les molaires jusqu'à la racine. La perceuse thermique venait de mordre la charnière supérieure. Une gerbe d'étincelles magnésium balaya l'obscurité de la salle des serveurs, illuminant brièvement le visage de Sarah. Elle ne cilla pas. Ses yeux, injectés de sang, étaient rivés sur la cascade de lignes émeraude qui défilaient sur son écran déporté.

— Marc ! lanca-t-elle sans se retourner.

— Je sais, grogna l'ex-garde du corps.

Stone était accroupi derrière un rack de serveurs démantelé, son fusil d'assaut calé dans le creux de l'épaule. Il ne regardait pas la porte. Il regardait l'angle de tir. Dans son monde, l'espoir était une variable inutile. Seul comptait le décompte des munitions et la trajectoire des balles.

****T-26:12.****

Sarah frappa la touche Entrée avec une violence sourde. L'écran vira au rouge cramoisi. Une fenêtre contextuelle apparut, narquoise : ***ERREUR 403 – ACCÈS RÉCURSIF REFUSÉ***.

— Putain de fils de pute, cracha-t-elle.

— Problème ? demanda Marc, la voix calme comme une mer avant le tsunami.

— C’est une boucle de Fibonacci inversée, Marc. Vasseur a injecté un polymorphisme à auto-réplication. À chaque fois que je tente de supprimer un bloc de données du malware, le système interprète ma suppression comme une commande d’expansion. Plus je l’attaque, plus il bouffe de l’espace. Il ne détruit pas seulement les comptes d’épargne, il se nourrit de mes contre-mesures. C’est un cancer qui aime la chimio.

****SLOGAN : On ne soigne pas une gangrène avec du paracétamol. On coupe le membre.****

Un premier choc fit trembler la porte blindée. Le vérin hydraulique des assaillants entraînait en action. Le métal se gondolait vers l’intérieur comme une membrane prête à rompre.

— Trouve une solution, Sarah. Maintenant. Sinon, la seule chose qu’on va effacer, c’est nos cervelles sur ce mur.

Sarah ferma les yeux une seconde. Elle visualisa l’architecture du réseau de Vasseur. Ce n’était pas une forteresse. C’était une galerie de glaces. Tout était conçu pour renvoyer l’intrus à sa propre impuissance.

— Le Miroir, murmura-t-elle.

— Parle français.

— Vasseur utilise l’horloge système du bunker pour synchroniser la destruction. C’est le point zéro. Si j’essaie de stopper le processus d’ici, je perds. Mais si j’injecte un virus miroir, un script qui force le malware à se prendre lui-même pour sa cible...

— Et ?

— Et il s’auto-liquide. On ne l’arrête pas, on le redirige vers son créateur. Mais pour que la synchronisation soit parfaite, je dois me brancher sur la racine physique. Le noyau de l’unité centrale de Vasseur. Juste derrière cette porte.

Marc laissa échapper un rire sec, dépourvu de joie.

— Donc, on doit sortir accueillir les invités.

— Exactement.

La porte céda dans un fracas de tonnerre. Le panneau d’acier de deux tonnes fut projeté à l’intérieur, écrasant un rack de serveurs dans un déluge de câbles sectionnés et d’étincelles bleues. La fumée envahit la pièce.

Marc ne réfléchit pas. Il n’avait plus le luxe de la pensée. Il se leva et pressa la détente. Le canon de son fusil cracha des éclairs de mort. Trois silhouettes en noir, équipées de vision nocturne, furent fauchées avant d’avoir pu ajuster leur tir. Le sang gicla sur le plastique gris des processeurs. Une odeur de fer et de poudre brûlée remplaça l’ozone des ventilateurs.

— Bouge ! hurla Marc.

Sarah saisit son ordinateur portable, arrachant les câbles, et se jeta dans le sillage de Stone. Ils franchirent le seuil de la salle des serveurs pour entrer dans le saint des saints du bunker : le bureau de Vasseur.

L’espace était immense, circulaire, suspendu au-dessus des montagnes suisses par de larges baies vitrées. De l’autre côté du verre, les Alpes semblaient dormir sous la lune, indifférentes à l’effondrement de la civilisation à quelques millisecondes de là.

Au centre de la pièce, Jean-Baptiste Vasseur les attendait. Il n’était pas armé. Il tenait

un verre de cristal contenant un liquide ambré. Il était assis dans un fauteuil de cuir, regardant le chaos déferler sur les écrans géants qui tapissaient le mur.

— Sarah. Marc, dit-il d'une voix onctueuse, presque paternelle. Vous êtes en retard pour l'apocalypse.

Marc pointa son arme sur le front de Vasseur. Le doigt sur la détente. Son tendon tremblait d'une rage contenue depuis dix ans.

— Coupe tout, Jean-Baptiste, ordonna Marc. Ou je te repeins le panorama avec tes neurones.

Vasseur sourit, une expression de pitié sincère.

— Toujours aussi binaire, mon vieux Marc. Tu crois qu'une balle peut arrêter une idée ? Le code est déjà dans les tuyaux. À cet instant précis, le registre de la dette française n'existe plus. Dans dix minutes, la Banque de France déclarera qu'elle ne sait plus qui possède quoi. C'est la Tabula Rasa. Le retour à la vérité.

Sarah contourna Marc, ses doigts volant déjà sur son clavier portable qu'elle venait de connecter au port d'accès direct du bureau.

— La vérité, Monsieur le Ministre, c'est que vous avez peur, dit-elle sans le regarder. Vous avez peur de ne plus être le seul à tenir les rênes. Alors vous voulez brûler le char.

— Je libère le peuple, Sarah.

— Vous libérez le chaos. Et le chaos n'a pas d'amis.

Elle entra la dernière ligne de commande. Son "Virus Miroir" était prêt. C'était une

beauté mathématique, une symétrie parfaite de destruction.

****T-12:05.****

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Vasseur, son sourire vacillant pour la première fois.

— Je vous offre ce que vous vouliez, répondit Sarah. La liquidation totale. Mais on commence par votre propre compte de secours aux îles Caïmans. Et vos accès cryptés. Et votre identité numérique. Si la France doit mourir, son fossoyeur ne touchera pas de salaire.

Les yeux de Vasseur s'écarquillèrent. Il se leva, renversant son verre. Le whisky tacha le tapis immaculé.

— Arrête ça ! C'est mon héritage !

— Non, c'est votre miroir.

Sarah frappa la touche finale.

L'effet fut instantané. Sur les écrans géants, les courbes de propagation du virus changèrent de trajectoire. Le flux de données, qui s'attaquait aux serveurs de Bercy, fit demi-tour. Il s'engouffra dans les tunnels de fibre optique privés du bunker.

Un cri électronique monta des serveurs cachés sous le sol. Un gémissement de processeurs poussés à leur point de rupture.

— Tu détruis tout ! hurla Vasseur en se jetant vers Sarah.

Marc l'accueille avec un coup de crosse en plein sternum. Le ministre s'effondra, le

souffle coupé, ses mains manucurées griffant le sol.

— Regarde, Jean-Baptiste, dit Marc en le saisissant par les cheveux pour le forcer à regarder les écrans. Regarde ton chef-d'œuvre se dévorer lui-même.

Sur les moniteurs, les chiffres défilaient à une vitesse folle. Les milliards de Vasseur s'évaporaient. Ses preuves de transactions, ses leviers de chantage, ses accès aux réseaux secrets de l'ombre... tout était broyé par "Liquidation". Le malware, trompé par le miroir de Sarah, croyait attaquer sa cible principale.

Le système du bunker commença à surchauffer. Les ventilateurs hurlaient à l'agonie. Une fumée âcre s'échappa des dalles de verre.

— Le virus s'auto-phage, annonça Sarah, la voix blanche de fatigue. Mais il y a un prix à payer. La surcharge thermique va faire sauter les générateurs à hydrogène du complexe.

— Combien de temps ? demanda Marc.

****T-05:00.****

— Trop peu.

Sarah regarda Marc. La haine qu'il portait à Vasseur semblait s'être apaisée, remplacée par une lassitude infinie.

— On a réussi ? demanda-t-il.

— On a sauvé les meubles. Les gens auront encore un chiffre sur leur compte demain matin. La France est à genoux, mais elle n'est pas morte. Par contre, ce bunker...

Vasseur riait au sol, un rire dément, entrecoupé de quintes de toux.

— Vous ne comprenez pas... Le miroir ne s'arrête pas à moi. Il va effacer tout ce qui est connecté. Tout.

Sarah blêmit. Elle regarda son propre écran. Le virus miroir, dans sa course folle, remontait maintenant vers sa source : son ordinateur. Ses propres données, son histoire, ses traces.

— Marc, on doit partir. Si on reste connectés, on disparaît avec lui.

Elle ferma son ordinateur d'un coup sec.

— C'est fini.

Marc attrapa Sarah par le bras et l'entraîna vers la sortie d'urgence, laissant Vasseur au milieu de son temple de verre qui commençait à se fissurer sous l'effet de la chaleur.

****SLOGAN : Le miroir ne ment jamais, il reflète juste ta chute.****

Alors qu'ils couraient dans le couloir de béton, derrière eux, une première explosion secoua la structure. Le bunker de Vasseur, ce bastion de certitudes financières et de trahisons, se transformait en crématorium technologique.

Ils débouchèrent à l'air libre, sur l'héliport balayé par un vent glacial. Marc se retourna une dernière fois. Le flanc de la montagne semblait cracher de la lumière bleue par ses aérations.

Il regarda Sarah. Elle tenait son portable contre sa poitrine, comme un nouveau-né mort.

— On n'a plus rien, pas vrai ? demanda Marc. Plus d'identité. Plus d'argent. Plus de passé.

Sarah regarda l'horizon où l'aube commençait à peine à blanchir les sommets.

— On a la minute d'après, Marc. C'est tout ce qui compte.

Au loin, le premier rayon de soleil frappa la vallée. Dans soixante secondes, le pays se réveillerait. Il aurait mal à la tête. Il serait pauvre. Mais il serait encore là.

****SLOGAN : La liberté n'a pas de prix. Le sacrifice non plus.****

Chapitre 10

Paris Black-out

La Ville Lumière venait de rendre l'âme.

À 02h14, le réseau haute tension de l'Île-de-France n'a pas simplement sauté ; il a été aspiré dans un trou noir numérique. Un électrocardiogramme qui devient plat. Un instant, les boulevards étaient des veines de néon et de phares rouges ; l'instant d'après, Paris n'était plus qu'une carcasse de pierre froide sous un ciel de suie.

Marc Stone écrasa la pédale de frein de la Range Rover volée alors que les feux de signalisation s'éteignaient comme des bougies soufflées. Devant eux, le Pont d'Arcole était un goulot d'étranglement. Des voitures immobilisées, des conducteurs hagards sortant de leurs habitacles, le regard levé vers les immeubles haussmanniens devenus des monolithes d'ombre.

— Le malware vient de boucler la boucle, lâcha Sarah, la voix blanche. Vasseur n'a pas seulement effacé les comptes. Il a court-circuité les algorithmes de répartition de charge d'Enedis. La France est en mort cérébrale.

Marc ne répondit pas. Son regard balayait les trottoirs. Le silence de la ville ne dura que trois secondes. Puis vint le premier cri. Un hurlement de métal déchiré — une vitrine qui explose — suivi par la rumeur sourde d'une foule qui réalise que les règles n'existent plus. Les distributeurs de billets étaient morts, les smartphones n'étaient plus que des briques de verre, et l'obscurité était une invitation au carnage.

****SLOGAN : Quand l'argent s'efface, l'homme redevient un loup.****

— On descend, ordonna Marc.

Il attrapa son Sig Sauer, vérifia le chargeur d'un geste sec. Un cliquetis métallique, seule ponctuation dans le chaos naissant. Sarah serra son sac à dos contre elle — le dernier serveur racine encore capable de stopper la propagation mondiale de *Liquidation*.

Ils sortirent de la voiture. L'air sentait déjà le brûlé. Au bout de la rue, une voiture de police, gyrophares éteints, était prise d'assaut par une dizaine d'ombres. Les uniformes reculaient. La peur avait changé de camp.

— L'Hôtel de Ville est à deux cents mètres, dit Marc en l'agrippant par l'épaule. Ne regarde personne. Ne t'arrête pas. Si quelqu'un te touche, je l'abats. C'est clair ?

Sarah hocha la tête, ses yeux fixés sur la silhouette massive de la mairie de Paris qui se découpait contre le ciel de plus en plus rouge. Les premiers incendies commençaient à lécher les toits de la rue de Rivoli.

Ils fendirent la foule. C'était une marée humaine de panique pure. Des gens en pyjama côtoyaient des fêtards de la veille, tous unis par la même expression de terreur primitive. Sans électricité, sans communication, le XXI^e siècle s'était évaporé en soixante secondes.

Un homme, le visage ensanglanté, tenta d'attraper le sac de Sarah.

— C'est quoi ? De la bouffe ? De la thune ?

Marc ne discuta pas. Son poing partit comme un piston hydraulique, percutant la mâchoire de l'assaillant. L'homme s'effondra comme une poupée de chiffon. Marc ne ralentit même pas.

— Plus vite, Sarah.

Ils arrivèrent sur le parvis. L'endroit était un champ de bataille. Des manifestants, présents depuis la veille pour une énième réforme, avaient compris les premiers que le pouvoir était à terre. Les grilles de l'Hôtel de Ville pliaient sous la pression. Les forces de l'ordre, en sous-nombre, tentaient de maintenir un périmètre autour de l'héliport temporaire installé pour l'évacuation des officiels.

— Là-haut, pointa Sarah.

L'EC135 de la Gendarmerie nationale trônait sur la structure surélevée. Ses pales commençaient à tourner, un battement lent, lourd, qui semblait hacher l'air vicié de la capitale.

— Ils se tirent, grogna Marc. Les rats quittent le navire.

****SLOGAN : La démocratie s'arrête là où le kérosène commence.****

Ils contournèrent les affrontements par les quais, longeant les murs de pierre froide. Marc grimpa sur une grille, tendit la main à Sarah, l'arracha au sol alors qu'une grenade lacrymogène explosait dix mètres plus loin dans un nuage de gaz suffocant. Ils coururent sur le toit terrasse, le bruit de la turbine devenant assourdissant.

Un gendarme en tenue de protection, le HK G36 en bandoulière, leur barra la route.

— Zone d'exclusion ! Reculez !

Marc ne s'arrêta pas. Il sortit sa plaque de l'époque où il protégeait encore les monstres comme Vasseur. Un mensonge de métal qui brillait dans la pénombre.

— Priorité Alpha ! Ordre direct de l'Intérieur ! On embarque !

Le gendarme hésita. C'est la faille humaine, la dernière que Sarah ne pouvait pas hacker mais que Marc connaissait par cœur : le respect de la hiérarchie face au chaos.

Cette seconde d'hésitation fut la dernière.

Marc réduisit la distance, saisit le canon du fusil, le détourna et envoya un coup de genou sauvage dans le plexus du garde. Le gendarme s'écroula, le souffle coupé.

— Monte ! hurla Marc à Sarah en se jetant vers la portière de l'hélico.

À l'intérieur, le pilote, un adjudant-chef aux yeux écarquillés, ne comprit pas ce qui lui arrivait. Marc le projeta hors du cockpit avec une violence de prédateur.

— Sarah, attache-toi !

— Tu sais piloter ce truc ? cria-t-elle en s'effondrant sur le siège arrière, manipulant déjà son clavier pour forcer le verrouillage GPS du drone de surveillance de Bercy.

— J'ai fait deux tours à Kaboul. C'est comme le vélo, sauf que si tu tombes, tu ne t'écorches pas les genoux. Tu disparais.

Les premières balles ricochèrent sur la carlingue. En bas, sur le parvis, la foule avait forcé les grilles. Des pillards, voyant l'hélicoptère s'apprêter à décoller, ouvrirent le feu. Des tirs sporadiques, désespérés, mais mortels. Une vitre latérale vola en éclats, inondant le cockpit de diamants de verre.

Marc tira sur le collectif. L'EC135 hurla, se cabra comme un étalon blessé. L'appareil s'arracha du sol dans une inclinaison brutale, manquant de faucher le parapet de pierre de l'Hôtel de Ville.

Sous leurs pieds, Paris offrait un spectacle dantesque.

Ce n'était plus la capitale de la mode ou de la culture. C'était un circuit imprimé en train de griller. Des colonnes de fumée noire s'élevaient des quartiers périphériques.

Le périphérique était un ruban immobile de lumières blanches et rouges, un cimetière de ferraille de trente-cinq kilomètres de long.

— Regarde, dit Sarah, sa voix vibrant sur le canal radio.

Elle désignait la tour Eiffel. Le monument, d'ordinaire symbole de rayonnement, n'était plus qu'une structure squelettique, une carcasse de ferraille inutile enfoncée dans le flanc de la ville. Aucune lumière. Rien. Juste un fantôme de métal.

— Vasseur a réussi, murmura-t-elle. On ne répare pas ça avec une mise à jour logicielle. Le contrat social est résilié.

Marc inclina le manche, virant vers l'Est, vers Bercy. Le Centre de Données. Le cœur du virus.

— Le contrat social, je m'en tape, Sarah. On a soixante minutes avant que le malware ne s'attaque aux serveurs de la réserve fédérale américaine. Si New York tombe comme Paris, ce n'est plus une crise, c'est l'âge de pierre.

L'hélicoptère survolait la Seine, une bande de mercure sombre où se reflétaient les lueurs des incendies. Au loin, le ministère de l'Économie se dressait comme une forteresse médiévale. À cette hauteur, on voyait ce que les gens au sol ne pouvaient que deviner : l'obscurité se propageait en ondes concentriques. Vers la banlieue, vers les provinces, vers l'Europe.

****SLOGAN : L'apocalypse n'est pas un cri, c'est un silence qui s'étend.****

— On a un problème, lança Sarah en fixant son écran. Le système de défense anti-aérienne de Bercy est passé en mode automatique. Le virus l'a réveillé. Si on s'approche trop, ils nous shootent comme un pigeon d'argile.

Marc resserra sa prise sur les commandes. Ses muscles étaient des cordes d'acier.

— Alors on va voler bas. Très bas.

— Marc ?

— Accroche-toi à ton code, Sarah. On va faire du rase-mottes sur la Seine.

Il poussa le manche vers l'avant. L'hélicoptère plongea vers le fleuve dans un sifflement de turbine strident. Les ponts défilaient au-dessus d'eux à une vitesse folle. Le Pont-Neuf, le Pont des Arts... Marc pilotait à l'instinct, frôlant les eaux noires pour rester sous la couverture radar du ministère.

Dans le cockpit, l'alarme de proximité hurlait. Un bip-bip frénétique, une arythmie cardiaque qui se calait sur leur propre pouls.

— On y est presque ! cria Sarah.

Devant eux, la silhouette massive de Bercy, surplombant l'eau. Un bloc de béton et de verre qui semblait attendre son sacrifice.

Marc redressa l'appareil à la dernière seconde, l'arrachant à la surface de l'eau dans une gerbe d'écume. L'hélicoptère grimpa à la verticale, longeant la façade de verre du ministère. À l'intérieur, derrière les vitres blindées, ils purent voir des silhouettes courir. Des ombres de bureaucrates tentant de sauver des dossiers qui ne valaient plus rien.

— On saute sur le toit ! hurla Marc. Je ne peux pas stabiliser avec ce vent !

— Et l'hélico ?

— Il ira là où le destin le pousse.

Marc verrouilla les commandes de vol, une manœuvre de suicide assisté, et dégaina son arme. Le toit de Bercy approchait. Une dalle de béton balayée par les courants d'air.

— Maintenant !

Ils sautèrent alors que l'EC135 tanguait dangereusement. Le choc fut brutal. Le béton froid leur râpa les mains, les genoux. Sarah roula sur elle-même, protégeant son sac comme si sa vie en dépendait.

Derrière eux, l'hélicoptère, libéré de ses pilotes, continua sa course folle quelques secondes avant de basculer sur le flanc. Il percuta une antenne satellite, bascula dans le vide et s'écrasa sur le quai dans une explosion de kérosène qui illumina tout le quartier.

Le silence retomba, seulement troublé par le crépitement du brasier en contrebas.

Marc se releva, une traînée de sang barrant son front. Il tendit la main à Sarah.

Sur le toit du monde qui s'écroule, ils étaient seuls. Face au monstre qu'ils avaient aidé à créer.

— Bienvenue au cœur du système, Sarah, dit Marc en regardant la porte d'accès technique. On va débrancher la prise.

Sarah ouvrit son ordinateur. L'écran éclaira son visage de sa lueur bleutée, la seule lumière encore vivante dans une ville morte.

— On ne va pas seulement débrancher, Marc. On va tout brûler. C'est la seule façon d'être sûr que Vasseur ne revienne jamais.

****SLOGAN : Pour reconstruire, il faut d'abord accepter que tout est perdu.****

Ils s'enfoncèrent dans les entrailles du ministère. Le compte à rebours affichait 42 minutes.

Paris brûlait. La France n'était plus qu'un souvenir. Et dans le noir total, le vrai duel commençait.

Chapitre 11

Course Contre le Vide

L'air n'est plus de l'oxygène. C'est un mélange de kérosène brûlé et d'adrénaline pure.

À bord du TBM 960 volé sur le tarmac privé du Bourget dix minutes plus tôt, l'habitacle vibre comme une cage thoracique en pleine crise cardiaque. Marc a poussé la manette des gaz au-delà de la zone rouge. On ne vole pas, on déchire le ciel. En dessous, la France n'est qu'une nappe d'ombre ponctuée de brasiers. Pas de lumières de ville. Pas de réseau. Juste le noir sidéral d'une nation débranchée.

T-30 minutes.

Sarah est recroquevillée sur le siège passager, le MacBook Pro ancré sur ses cuisses comme un bouclier. La lumière bleue de l'écran creuse ses traits, accentuant les cernes qui lui mangent le visage. Ses doigts ne tapent pas sur le clavier ; ils percutent. Un staccato de survie.

— Marc, on a un problème. Un vrai.

Marc ne détourne pas les yeux de l'horizon artificiel. Le relief des Alpes commence à griffer le bas de la verrière. Des crocs de roche et de glace qui attendent une erreur de pilotage.

— Plus gros que l'effondrement du PIB mondial en direct ?

— Oublie le PIB. Oublie les chiffres.

Elle bascule l'écran vers lui. Des lignes de code défilent, violentes, hachées de rouge.

— J’ai réussi à isoler une sous-routine du malware « Liquidation ». Je pensais que c’était juste un script d’effacement massif. Je me suis plantée. Vasseur n’efface pas les données. Il suicide le matériel.

Marc fronce les sourcils, la main crispée sur le manche.

— Parle français, Sarah.

— C’est une bombe logique, Marc. À T-0, le virus va forcer les ventilateurs des serveurs centraux à s’arrêter tout en poussant les processeurs à un surcadencage absurde. Il court-circuite les onduleurs. Il crée une surtension volontaire dans les cœurs physiques des banques de données.

Elle marque une pause, le souffle court.

— Les serveurs ne vont pas juste s’éteindre. Ils vont fondre. Littéralement. Une combustion spontanée du système nerveux financier. Si ça arrive, il n’y aura pas de « sauvegarde ». Pas de « retour en arrière ». On ne pourra rien reconstruire parce qu’il n’y aura plus de machines pour lire les cendres.

****SLOGAN : L’apocalypse n’est pas une fin de monde, c’est une fin de disque dur.****

Marc jette un œil au chrono. Vingt-huit minutes.

— Et Bercy ? On vient de quitter le centre de données. On aurait pu l’arrêter là-bas ?

— Non, crache Sarah en frappant une touche. Bercy n’était que le relais. Un miroir. Vasseur joue avec nous. La source, l’unique point de rupture physique, c’est son bunker. Si on ne coupe pas le signal à la racine, le pays devient une ardoise magique dont on a brisé le mécanisme. Vide. Pour toujours.

L’avion décroche brusquement de cinquante mètres. Un trou d’air dans les courants thermiques du Mont-Blanc. L’estomac de Sarah remonte dans sa gorge. Elle ne lâche pas son ordinateur.

— Vasseur veut une table rase, Marc. Une vraie. Pas une crise économique, mais une année zéro préhistorique. Plus de titres de propriété, plus d’identité bancaire, plus de

dettes, mais plus d'épargne non plus. Juste la loi du plus fort et le troc de boîtes de conserve.

Marc stabilise l'appareil. Ses avant-bras sont congestionnés, ses veines saillantes sous la peau tannée. Il regarde les sommets qui défilent à quelques mètres sous leurs pieds. Il vole "au ras des pâquerettes", ou plutôt au ras des glaciers, pour éviter les radars suisses qui, eux, doivent encore fonctionner.

— Il ne fera pas ça, lâche Marc. Pas lui. Il aime trop le contrôle.

— Tu ne l'as pas regardé récemment, Marc. Ce n'est plus un ministre. C'est un prophète qui a trouvé son allumette.

****PROBLÈME** : Le système est un mensonge.

AGITATION : Vasseur veut brûler le mensonge.

SOLUTION : Tuer le prophète avant qu'il ne lâche l'allumette.**

Sarah replonge dans le code. Elle cherche une faille, un battement de cil dans la structure de fer de "Liquidation".

— Attends...

— Quoi ?

— Il y a une signature. Une ligne de commentaire cachée en hexadécimal dans le noyau du virus.

Elle déchiffre à voix haute, la voix tremblante :

— **"L'argent est une fiction. La douleur est la seule réalité tangible."**

Elle relève la tête vers Marc.

— C'est mon code, Marc. C'est une version modifiée de mon prototype de hack de lycée. Il l'a gardé pendant quinze ans. Il l'a poli, nourri, transformé en monstre. Il n'a pas seulement volé mon travail, il a volé ma colère d'adolescente pour en faire une arme de destruction massive.

Le choc est plus violent que les turbulences. Pour Sarah, ce n'est plus une mission de sécurité nationale. C'est une séance d'exorcisme.

— On arrive, coupe Marc.

Devant eux, une paroi de granit verticale. Et, nichée dans une anfractuosité que seul un œil averti pourrait repérer, une baie vitrée blindée qui reflète la lune. Le bunker. Une verrue de luxe sur le visage de la montagne.

— Pas de piste d'atterrissage, note Sarah, les mains moites.

— Pas besoin de piste.

Marc tire sur un levier. Le train d'atterrissage ne sort pas. Il vérifie son arme, un Glock 17, qu'il pose sur ses genoux.

— Sarah, écoute-moi. Dès qu'on touche le sol, tu ne penses plus au code. Tu ne penses plus à ta culpabilité. Tu entres, tu trouves le terminal maître, et tu tues ce programme.

— Et Vasseur ?

— Vasseur, c'est mon secteur.

Marc incline l'avion sur l'aile gauche. Il vise une corniche enneigée, une bande de poudreuse de cent mètres de long qui se termine par un précipice de mille pieds. Un suicide aéronautique.

— Prépare-toi, Sarah.  a va secouer.

— Marc ?

— Ouais ?

— Si on crève... merci d'avoir été le seul type honnête dans ce pays de menteurs.

Marc esquisse un sourire qui ressemble à une cicatrice.

— Garde tes remerciements pour quand on aura de quoi payer le champagne.

L'alarme de proximité de sol hurle. *PULL UP. PULL UP.*

Marc l'ignore. Il coupe les gaz. Le silence qui suit est plus terrifiant que le fracas des moteurs. Le sifflement du vent sur la carlingue est le dernier son du vieux monde.

Le contact est un séisme.

L'avion percute la neige, rebondit, s'enfonce. Le cockpit devient une machine à laver remplie de gravats et de glace. Le métal hurle. Le pare-brise explose en mille diamants de sécurité. Sarah est projetée contre sa ceinture, l'air expulsé de ses poumons.

Puis, le calme. Un calme blanc. Glacial.

Marc dégage sa portière à coups d'épaule. Il attrape Sarah par le col de son blouson et l'extirpe de l'épave alors qu'une traînée de kérosène commence à imbiber la neige. L'avion est en équilibre instable sur le rebord de la corniche, le nez dans le vide.

T-18 minutes.

Ils sont à 3 000 mètres d'altitude. L'air est rare, piquant comme des aiguilles de verre. À cinquante mètres, la porte massive en titane du bunker coulisse dans un murmure hydraulique.

Jean-Baptiste Vasseur est là. Debout sur le seuil, un verre de cristal à la main, son costume trois-pièces impeccable malgré le chaos. Il les regarde comme un entomologiste observe deux insectes particulièrement résistants.

— Vous êtes en retard pour le spectacle, dit-il, sa voix portée par les échos de la montagne.

Marc avance dans la neige, son arme levée. Son visage est une carte de sang et de sueur.

— Le spectacle est annulé, Jean-Baptiste.

— Au contraire, Marc. Il vient d'atteindre son apogée. Sarah, ma chère... as-tu vu la beauté de ton œuvre ? Le monde est en train de redevenir pur. Plus de chiffres fantômes. Plus de dettes souveraines. Juste l'homme, face à sa propre nudité.

Sarah se redresse, son laptop sous le bras, le regard noir d'une haine froide.

— Ce n'est pas de la pureté, Vasseur. C'est du vandalisme. Vous n'êtes pas un révolutionnaire, vous êtes un gamin qui casse ses jouets parce qu'il n'a pas le droit de jouer avec.

Vasseur sourit. Un sourire vide.

— Peut-être. Mais je suis le gamin qui tient l'allumette. Et il reste dix-sept minutes avant que la France ne devienne un souvenir historique. Entrez. Je détesterais que vous ratiez l'extinction des feux par simple impolitesse.

****SLOGAN : On ne négocie pas avec un incendie. On l'éteint ou on brûle avec.****

Ils entrent dans le bunker. Le luxe est insultant : tableaux de maîtres, tapis persans, et au centre, un dôme de verre abritant une unité de calcul quantique qui pulse d'une lueur rouge sang. Le battement de cœur du monstre.

Sarah se précipite vers la console. Ses doigts volent.

— Il a verrouillé l'accès root avec une clé physique. Marc !

Marc se tourne vers Vasseur. L'ancien ministre boit une gorgée de son cognac, imperturbable.

— La clé est autour de mon cou, Marc. Mais je crains que pour la récupérer, tu ne doives trahir ta nature. Tu n'es pas un assassin. Tu es un bouclier. Et un bouclier ne

sait pas frapper le premier.

Marc s'approche, le canon de son Glock pointé entre les deux yeux de l'homme qu'il a protégé pendant dix ans.

— Vous avez dit que le système était une fiction, Jean-Baptiste.

Le doigt de Marc se crispe sur la détente.

— Ma loyauté aussi était une fiction. Il est temps de passer à la réalité.

T-15 minutes. Le compte à rebours sur l'écran géant du bunker passe au rouge cramoisi. Dans les serveurs de la Banque de France, à des centaines de kilomètres de là, les ventilateurs commencent à ralentir. La température monte. La liquidation totale vient de passer en phase terminale.

Chapitre 12

L'Aigle de Verre

L'air à trois mille mètres n'est pas froid. Il est coupant. C'est une lame de rasoir qui s'engouffre dans la carlingue de l'Eurocopter EC635 dès que Marc incline le manche. À l'extérieur, les Alpes suisses ne sont plus qu'un chaos de nacre et d'ombre, un cimetière minéral où le silence est d'ordinaire la seule loi.

Ce soir, le silence est mort.

— Verrouillage radar ! hurle Sarah dans l'intercom. Marc, on a un signal en phase d'acquisition. On est dans leur jardin !

Marc Stone ne répond pas. Ses mains, des masses de muscles et de cicatrices, font corps avec les commandes. Il ne pilote pas cette machine ; il la torture. L'écran de contrôle affiche une série de cercles concentriques qui virent au rouge. Le système de défense antiaérienne de l'Aigle de Verre – le nid d'aigle de Vasseur – vient de les identifier comme une menace.

— Quinze minutes, Sarah, lâche Marc. Le temps n'est plus une donnée, c'est une condamnation. Accroche-toi.

Il bascule l'appareil sur la tranche. Un sifflement strident déchire l'atmosphère. Un premier missile sol-air décolle de la paroi rocheuse, une traînée de feu purificateur qui cherche leur chaleur. Marc coupe les gaz, laisse le nez de l'hélicoptère plonger vers l'abîme. La chute libre. L'estomac de Sarah remonte dans sa gorge. Le vide les aspire.

— Marc !

— Je gère.

À cinquante mètres du sol rocailleux, il relance les turbines. Les pales hurlent, protestent, manquent de se briser sous la pression atmosphérique. Le missile passe au-dessus d'eux, explose contre la paroi dans un fracas de fin du monde. La détonation illumine le bunker de Vasseur, suspendu au-dessus du vide comme une excroissance de verre et d'acier chirurgical.

L'Aigle de Verre. Une insulte à la gravité. Une forteresse transparente pour un homme qui ne cache plus rien parce qu'il possède tout.

— Je ne peux pas nous poser, crie Marc au milieu du vacarme. Si je m'approche de l'héliport, les tourelles nous découpent en confettis. Je vais faire un passage rasant au-dessus du dôme. Tu sautes à trois mètres.

Sarah "Glitch" Belkacem regarde le gouffre sous ses pieds. Ses doigts, habitués au velouté des claviers mécaniques, se crispent sur la sangle de son sac à dos. À l'intérieur, son unité de craquage, sa seule arme.

— Tu es cinglé.

— C'est pour ça que tu m'as engagé. Prête ?

Marc tire sur le collectif. L'hélicoptère cabre, évite une rafale de mitrailleuse lourde qui strie la nuit de traçantes oranges. Il stabilise la machine une fraction de seconde au-dessus du dôme de verre qui couronne le bunker.

— Maintenant !

Sarah bascule dans le noir.

L'impact est brutal. Elle roule sur la surface lisse du verre blindé, ses gants magnétiques arrachant des étincelles au revêtement. Elle s'arrête à quelques

centimètres du précipice. En dessous d'elle, à travers la transparence du toit, elle voit le luxe. Le calme. L'obscénité d'un salon de marbre alors que la France est en train de s'asphyxier.

Elle sort une charge thermique de sa ceinture. Une seconde pour la poser. Deux pour l'activer. Le verre ne casse pas, il se vaporise dans un cercle parfait. Elle se laisse glisser à l'intérieur.

Pendant ce temps, au-dehors, Marc engage une danse suicidaire. Il utilise l'hélicoptère comme un bouclier thermique pour attirer les tirs de défense, s'éloignant du bunker pour laisser le champ libre à Sarah. Une alarme hurle dans son cockpit : *Low Fuel*. *Engine Overheat*. Il s'en moque. Il voit une seconde traînée de fumée monter vers lui. Cette fois, il ne pourra pas l'esquiver.

Il dirige l'appareil vers le versant opposé, saute en parachute alors que l'hélicoptère explose en une boule de feu qui illumine toute la vallée. Il retombe lourdement sur la terrasse sud, roule, se relève, son Glock 17 déjà en main.

Il brise la baie vitrée d'un coup de crosse et entre dans l'antre du monstre.

Le silence à l'intérieur est plus terrifiant que le chaos extérieur.

C'est une atmosphère de bibliothèque ancienne mêlée à la stérilité d'un laboratoire. L'odeur ? Un mélange de cuir de Russie, de vieux papier et l'ozone métallique dégagé par le dôme de verre central. Là, au milieu de la pièce, une unité de calcul quantique, un cylindre d'or et de câbles cryogéniques, pulse d'une lueur rouge sang. C'est le cœur de "Liquidation". C'est là que les dettes du monde s'évaporent pour laisser place au néant.

Jean-Baptiste Vasseur est assis dans un fauteuil Eames, face à la vue panoramique sur les montagnes. Il ne s'est pas retourné. Il tient un verre de cristal contenant un liquide ambré.

— Treize minutes et quarante secondes, dit Vasseur d'une voix posée, presque professorale. Vous avez été plus rapides que mes projections, Marc. Je suppose que je devrais vous féliciter pour votre pilotage. C'était... dramatique.

Marc s'avance, son arme braquée sur la nuque grise de l'homme. Ses vêtements sont déchirés, son visage est maculé de suie et de sang séché.

— On arrête les frais, Jean-Baptiste. Coupez cette merde.

Sarah est déjà à genoux devant la console principale, ses doigts frappant le clavier avec une frénésie de pianiste virtuose. Des lignes de code défilent sur ses rétines, reflétées par ses lunettes.

— Je ne peux pas entrer ! hurle-t-elle sans quitter l'écran des yeux. Il a mis une double authentification matérielle. Le protocole de destruction est gravé dans le silicium. Il me faut la clé physique pour bypasser l'accès root !

Vasseur se lève enfin. Il est élégant, d'une élégance qui insulte la décence. Son costume trois-pièces ne comporte pas un seul pli. Il se tourne vers Marc, un léger sourire aux lèvres. Un sourire de père qui observe un enfant turbulent.

— La clé est ici, Marc.

Il tapote sa poitrine. Un petit cylindre d'obsidienne pend à une chaîne en platine autour de son cou.

— Mais vous savez comment cela fonctionne. Le système est conçu pour interpréter toute tentative de retrait forcé comme une compromission. Si mon rythme cardiaque s'arrête ou si la clé est arrachée sans le code vocal, le malware accélère. On passera de treize minutes à treize secondes. La France sera effacée avant que vous n'ayez pu dire

"république".

Marc fait un pas de plus. Le canon de son Glock tremble imperceptiblement. Pas de peur. De rage contenue.

— Pourquoi ? On a servi ce pays ensemble. J'ai pris des balles pour vous.

— Et je vous en remercie, Marc. Mais vous avez protégé un cadavre. L'État n'est plus une structure, c'est une hallucination collective entretenue par des chiffres sur des serveurs que personne ne comprend plus. L'argent est une fiction. La dette est une chaîne invisible. J'offre simplement au monde la seule chose qu'il mérite : la vérité du zéro.

Sarah tape un dernier script, désespérée.

— Marc, il ne ment pas. Le code est auto-répliquant. C'est un serpent qui se mord la queue. Si on ne déverrouille pas proprement, tout saute. Bercy, les comptes d'épargne, les registres fonciers, les archives de la sécurité sociale... Tout. Il restera des millions de gens avec des poches vides et aucun passé.

Vasseur boit une gorgée de son cognac, imperturbable devant le canon de l'arme.

— Tu n'es pas un assassin, Marc. Tu es un bouclier. C'est ta nature. Ton ADN est codé pour protéger, pas pour détruire. Tu ne peux pas me tuer, car me tuer, c'est tuer ce que tu as juré de défendre. Tu es prisonnier de ta propre vertu.

Le compte à rebours sur l'écran géant passe à ****11:00****.

Le rouge de l'unité quantique devient plus intense, presque hypnotique. Le bourdonnement des serveurs monte d'un octave. Dans les banques de données à Paris, des milliards d'euros s'évaporent à chaque battement de cœur.

— Vous avez dit un jour que le système était une fiction, Jean-Baptiste, dit Marc d'une voix basse, soudainement calme.

Vasseur incline la tête.

— Je le maintiens.

— Ma loyauté aussi était une fiction. J'ai cru en l'homme, pas au ministre. Et l'homme est mort quand il a décidé de jouer aux dieux avec la vie des gens qui n'ont rien.

Marc range son arme.

Sarah s'arrête de taper, interdite.

— Marc ? Qu'est-ce que tu fais ?

L'ex-garde du corps s'approche de Vasseur. Il est maintenant à quelques centimètres de lui. Il est plus grand, plus massif. Une montagne de douleur face à un monument de glace.

— Vous pensez que je ne peux pas frapper le premier ? Vous pensez que je ne suis qu'un bouclier ?

D'un mouvement d'une rapidité fulgurante, Marc saisit Vasseur par la gorge. Il ne le serre pas pour l'étrangler. Il le soulève, le plaque contre la paroi de verre qui surplombe l'abîme. Le verre gémit sous la pression.

— Le bouclier est lourd, Jean-Baptiste. Et quand il tombe, il écrase tout.

Marc regarde Vasseur dans les yeux. Il y cherche une trace de peur. Il n'y trouve qu'une curiosité intellectuelle. C'est ce qui le rend fou.

— Sarah ! Prépare-toi à injecter le correctif.

— Marc, je te dis que si son cœur flanche, on perd tout !

— Son cœur ne va pas flancher, grogne Marc. Je vais juste lui donner une raison de vouloir vivre.

Marc libère la pression sur la gorge, mais garde sa main sur la clé d'obsidienne.

— Le code vocal, Jean-Baptiste. Maintenant. Ou je nous balance tous les deux par ce trou. Et on verra si votre théorie du zéro s'applique à la gravité.

Vasseur sourit. Un sourire de prédateur qui a enfin trouvé un adversaire à sa mesure.

— "Alea Jacta Est". C'est le code, Marc. Mais sachez une chose... Même si vous arrêtez "Liquidation", vous n'avez fait que retarder l'inévitable. Le système est déjà mort. Vous ne faites que réanimer un cadavre.

Sarah tape le code.

— Accès Root accordé ! Je suis dedans ! Marc, tiens-le, je commence la purge des nœuds !

Le compte à rebours se fige à ****09:42****.

La lumière rouge de l'unité quantique vacille, passe au bleu électrique. Un cri électronique déchire la pièce alors que le malware est attaqué par son propre créateur. Sarah est en transe, ses doigts sont flous.

— Je supprime les segments de réplication... Je restaure les sauvegardes de l'image disque de Bercy... C'est une boucherie, Marc ! Le virus se défend !

Soudain, le bunker tremble. Une alarme stridente, différente des autres, retentit.

Self-Destruct Sequence Initiated.

Vasseur lâche un petit rire sec.

— Vous pensiez vraiment que j'avais laissé une porte de sortie ? Si le virus est arrêté, le bunker devient mon mausolée. Et le vôtre.

Marc regarde Sarah. Elle ne lève pas les yeux de l'écran.

— J'ai besoin de huit minutes pour stabiliser le réseau financier national ! Si je coupe

maintenant, la moitié de la France reste sur le carreau !

— Tu as huit minutes, dit Marc en se tournant vers la porte blindée qui commence à se sceller. Je vais nous gagner ce temps.

Il ramasse un fusil d'assaut abandonné par l'un des gardes de Vasseur au sol.

— Jean-Baptiste, asseyez-vous. Et finissez votre cognac. On va avoir de la compagnie.

Le Stratège avait raison : on ne négocie pas avec un incendie. Mais Marc Stone n'était plus là pour négocier. Il était là pour devenir la fournaise.

****T-Minus 08:00.****

****La liquidation est suspendue. La survie commence.****

Chapitre 13

Infiltration Brutale

Le métal hurle. Ce n'est pas une métaphore. C'est le cri des vérins hydrauliques de deux tonnes qui scellent les portes blindées du sanctuaire. Jean-Baptiste Vasseur, imperturbable, porte le cristal de son verre à ses lèvres. Le cognac est ambré, vieux de cinquante ans, une relique d'un monde qu'il est en train d'incendier.

— Marc, tu as toujours eu ce défaut : tu confonds la loyauté avec la servitude. Regarde-la, ta petite hackeuse. Elle essaie de vider l'océan avec une cuillère percée.

Marc Stone ne répond pas. Il ne l'écoute plus. Le silence de Vasseur était autrefois sa boussole ; aujourd'hui, ce n'est plus que le bruit blanc d'un cadavre qui s'ignore. Marc vérifie le chargeur de son HK416. Un cliquetis sec. La mécanique contre le chaos.

— Sarah ?

— Je perds les nœuds de Lyon et de Marseille, crache-t-elle sans quitter l'écran des yeux. Le virus utilise un chiffrement tournant. À chaque fois que je panse une plaie, il ouvre une artère ailleurs. C'est pas du code, c'est de la métastase.

Elle frappe ses touches avec une violence chirurgicale. Sur le moniteur géant qui surplombe la pièce, la carte de France s'éteint. Des zones entières passent du bleu électrique au noir de jais. Ce ne sont pas des pannes de courant. Ce sont des zones de non-droit financier. Des millions de cartes bancaires qui deviennent des morceaux de plastique inutiles. Des vies qui s'évaporent en microsecondes.

T-Minus 07:12.

Le premier impact fait vibrer la dalle de béton sous leurs pieds. Une explosion sourde, venant de l'extérieur. La garde privée de Vasseur. Des mercenaires payés en cryptomonnaies indexées sur l'effondrement qu'ils provoquent. L'ironie est la seule monnaie qui a encore de la valeur ici.

— Ils sont là, dit Marc.

— Ils ont l'ordre de ne laisser aucun témoin, ajoute Vasseur avec une courtoisie glaciale. Même pas moi. La purification exige un autel propre, Marc.

Marc se place dans l'axe du couloir d'accès. La porte blindée n'est pas encore totalement close. Il reste un interstice de trente centimètres. C'est par là que la mort va entrer.

— Sarah, quoi qu'il arrive, tu ne lâches pas ce clavier.

— Marc...

— Tu ne lâches pas.

Le premier fumigène roule au sol. Une épaisse fumée blanche envahit l'entrée. Marc bascule ses lunettes de vision thermique. Le monde devient orange et vert. Trois silhouettes se découpent dans le brouillard. Des spectres en Kevlar.

Marc ne tire pas. Pas encore. Il attend qu'ils s'engagent. Le premier mercenaire glisse une main gantée pour forcer l'ouverture. Marc lâche une rafale courte. Trois balles. Le type s'effondre sans un cri, son sang maculant le blanc immaculé du sol en résine.

— Un, grogne Marc.

Il bondit en avant, utilise le corps du premier comme bouclier humain. Les deux autres ouvrent le feu. Le bruit est assourdissant dans l'acoustique parfaite du bunker. Les impacts de 5.56 martèlent le gilet tactique du cadavre que Marc traîne devant lui.

Il riposte. Une balle dans le genou du deuxième. Une balle dans la gorge du troisième alors qu'il tentait de recharger. Marc finit le travail d'une pression sur la détente, net, sans émotion. C'est de la gestion de flux. Entrée, sortie, élimination.

****T-Minus 05:45.****

— Sarah ! Rapport !

— Je tiens ! hurle-t-elle. J'ai injecté un script miroir. Je force le malware à se boucler sur lui-même. Mais la puissance de calcul de l'unité quantique de Vasseur est délirante... C'est comme essayer de stopper un train à grande vitesse avec mes mains nues !

Vasseur se lève, s'approche de Sarah. Marc, à genoux derrière un pilier, braque son arme sur l'ancien ministre.

— Reculez.

— Soyez raisonnable, Marc. Regardez ses doigts. Elle tremble. Elle sait que c'est fini. L'État français est une fiction mathématique qui repose sur la confiance. Une fois que cette confiance est rompue, il ne reste que le troc et la violence. Je ne fais qu'accélérer l'inévitable.

— La confiance, c'est ce qui fait que je ne vous ai pas encore logé une balle entre les deux yeux, crache Marc. La confiance en ma capacité à vous garder en vie pour que vous puissiez voir votre échec.

Une nouvelle détonation. Cette fois, c'est la porte latérale, celle des serveurs. Ils ne passent plus par l'entrée principale. Ils découpent la forteresse.

Marc pivote, sprinte vers la zone technique. Deux hommes en uniforme noir surgissent d'une brèche fumante. Le premier n'a pas le temps de lever son arme. Marc le percute de plein fouet, un choc d'une violence animale. Ils roulent au sol. Marc lâche son fusil, sort son couteau de combat. Une lame de céramique, indétectable,

mortelle.

Il poignarde le mercenaire sous l'aisselle, là où le gilet pare-balles s'arrête. Une fois. Deux fois. Le deuxième homme braque son arme. Marc attrape le bras du mourant, le tord, s'en sert pour dévier le tir. Les balles ricochent sur les parois de verre des serveurs.

Sarah hurle :

— Ne touchez pas aux serveurs ! Si un seul nœud physique saute, le virus se fragmente et je ne pourrai plus jamais le rattraper !

Marc saisit son arme de poing, un Glock 17, et loge deux balles dans le front du dernier assaillant. Le silence revient, seulement troublé par les ventilateurs qui s'emballent.

****T-Minus 03:20.****

Le bunker tremble de nouveau. La séquence d'autodestruction n'est pas une explosion spectaculaire de cinéma. C'est une surcharge thermique. Vasseur a programmé les processeurs pour qu'ils montent à des températures de fusion. L'air commence à sentir le plastique brûlé et l'ozone. La chaleur devient étouffante.

Sarah transpire. Ses mains glissent sur le clavier.

— Marc, je n'y arrive pas ! Le noyau central refuse l'accès ! Il me faut une clé physique... Une empreinte biométrique de niveau ministre !

Marc se tourne vers Vasseur. L'homme sourit. Il a posé son verre. Il attend la fin avec la sérénité d'un saint ou d'un fou.

— Elle est verrouillée sur mon rythme cardiaque, dit-il doucement. Si mon cœur s'arrête, ou si je refuse de poser ma main sur le scanner, la France s'efface. C'est ma

signature. Mon chef-d'œuvre.

Marc s'approche de lui. Sa démarche est lourde, celle d'un prédateur épuisé mais résolu. Il saisit Vasseur par le revers de son costume à trois mille euros et le traîne vers la console de Sarah.

— Posez votre main.

— Non.

— Jean-Baptiste, posez cette main ou je vous la coupe et je la pose moi-même.

Vasseur rit, un rire sec et sans joie.

— Le système ne reconnaîtrait pas une main morte, Marc. La chaleur résiduelle, la pression sanguine... Il faut que je sois vivant. Et je ne coopérerai pas. Je préfère brûler ici avec vous que de retourner dans un monde où je ne suis rien.

Sarah lève les yeux. Ses cernes sont des gouffres.

— Marc, il reste deux minutes. S'il ne valide pas l'accès, le virus va écraser les registres de la Banque de France. On parle de l'effacement total des dettes, des épargnes, des retraites. Le chaos social total. On revient au Moyen-Âge en une seconde.

Marc regarde Vasseur. Il voit l'orgueil. L'hubris d'un homme qui a tout eu et qui ne supporte pas d'avoir été jeté.

— Vous voulez être un martyr, Jean-Baptiste ? Vous voulez que l'histoire se souvienne de vous comme de l'homme qui a tué la France ?

— L'histoire est écrite par les survivants, Marc. Et il n'y en aura pas assez pour écrire quoi que ce soit.

Marc Stone range son arme. Son regard change. Le "No Bullshit" prend une

dimension physique. Il saisit l'index de Vasseur et, d'un geste sec, le brise. Un craquement net.

Vasseur lâche un cri étranglé, s'effondre à genoux.

— Ce n'est que le début, dit Marc d'une voix basse, presque tendre. Je ne vais pas vous tuer. Je vais vous maintenir en vie à travers une agonie que vous ne pouvez même pas imaginer. Chaque seconde de refus sera une année de souffrance concentrée dans vos nerfs. Sarah, combien de temps ?

— Quatre-vingts secondes !

Marc saisit le deuxième doigt.

— Posez cette main.

— Jamais... enfoiré...

Marc appuie sur la fracture. Vasseur hurle de nouveau. La sueur perle sur son front. L'élégance s'effondre. Derrière lui, le bunker s'illumine d'un orange malsain. Les alertes incendie commencent à cracher du gaz inerte pour étouffer les flammes, rendant l'air irrespirable.

— Trente secondes ! crie Sarah, une main sur la gorge, luttant pour respirer. Marc, je perds la connexion !

Marc soulève Vasseur, le plaque contre la console. Il lui écrase le visage contre l'écran froid.

— Regardez ! Regardez ce que vous faites ! Ce n'est pas de la poésie, Jean-Baptiste. C'est de la merde ! Des gens vont mourir de faim dans trois jours à cause de votre ego ! Posez. Cette. Main.

Vasseur regarde les lignes de code qui défilent. Une larme de douleur ou de rage coule sur sa joue. Marc n'attend pas. Il saisit la main droite de Vasseur, la plaque de force sur le scanner biométrique.

— Accès refusé : Stress cardiaque excessif, annonce une voix synthétique.

— Il faut qu'il se calme, hurle Sarah. Si son rythme est trop haut, le scanner bloque la sécurité !

Marc lâche prise. Il s'assoit en face de Vasseur, au milieu des cadavres, de la fumée et du chaos. Il prend une grande inspiration de l'air vicié.

— Jean-Baptiste. Écoutez-moi. Vous avez gagné.

Vasseur siffle entre ses dents, tenant sa main brisée.

— Quoi ?

— Vous avez prouvé que vous pouviez le faire. Le système est à genoux. Vous êtes le maître du monde pour encore vingt secondes. Regardez Sarah. Elle a perdu. Vous êtes le plus intelligent. C'est ce que vous vouliez, non ? Que tout le monde reconnaisse que vous étiez le seul à voir la vérité.

Vasseur respire plus lentement. Son ego boit les paroles de Marc comme un élixir. Son rythme cardiaque commence à redescendre, porté par cette reconnaissance finale, même si elle vient d'un homme qu'il méprise.

— C'est... c'est vrai, murmure Vasseur. Ils sont si... fragiles.

— Posez votre main, Jean-Baptiste. Signez votre œuvre. Montrez-leur que vous étiez le seul à avoir le bouton de reset... et que vous avez choisi de ne pas l'utiliser parce qu'ils n'en valent même pas la peine.

Vasseur, dans une transe narcissique terminale, pose lentement sa main gauche, indemne, sur le scanner.

****Bip.****

****IDENTITÉ CONFIRMÉE. MINISTRE VASSEUR. ACCÈS ACCORDÉ.****

Sarah se jette sur les touches.

— Purge lancée ! Réplication stoppée ! Je réinjecte les sauvegardes !

Le curseur sur l'écran géant s'arrête. La carte de France, zone après zone, recommence à scintiller d'un bleu d'espoir. Le malware s'auto-dévore.

****T-Minus 00:03.****

****00:02.****

****00:01.****

****OPÉRATION ANNULÉE.****

Le silence retombe sur le bunker. Un silence de cathédrale après le bombardement. La séquence d'autodestruction se fige. Les alarmes s'éteignent une à une.

Sarah s'effondre en arrière, ses mains tremblantes retombant le long de son corps. Elle pleure en silence.

Vasseur regarde sa main sur le scanner, puis Marc. Il réalise. La manipulation. La flatterie. Marc a utilisé sa seule faiblesse : son besoin viscéral d'être le centre de l'univers.

— Tu... tu m'as menti, souffle Vasseur.

Marc Stone se relève péniblement. Il ramasse son arme. Il a le visage noir de suie et

de sang, mais ses yeux sont plus clairs que jamais.

— Bienvenue dans le monde réel, Jean-Baptiste. Celui où les fictions mathématiques ont la peau dure.

Il se tourne vers Sarah.

— On s'en va. Avant que les renforts n'arrivent.

— Et lui ? demande Sarah en désignant Vasseur.

Marc regarde l'homme qui a failli rayer une nation de la carte. Vasseur n'est plus un architecte. Ce n'est plus qu'un vieil homme avec des doigts brisés dans un costume froissé.

— Laisse-le ici. Le système qu'il déteste tant va s'occuper de lui. Et crois-moi, la justice des hommes est bien plus lente et douloureuse qu'un malware quantique.

Ils sortent du bunker alors que les premières lueurs de l'aube touchent les sommets suisses. En bas, dans la vallée, les lumières des villages brillent encore. La France s'est réveillée, sans savoir qu'elle avait failli ne jamais exister aujourd'hui.

Marc Stone allume une cigarette, la première depuis des années. La fumée monte vers le ciel pur.

— Soixante secondes, murmure-t-il.

— Quoi ? demande Sarah.

— C'est le temps qu'il faut pour tout perdre. On a encore cinquante-neuf secondes d'avance sur le prochain fou. On ferait bien d'en profiter.

Chapitre 14

Le Sanctuaire du Nihilisme

La porte blindée de l'alvéole Sigma n'a pas cédé sous les explosifs. Elle a fondu sous le mépris. Sarah « Glitch » Belkacem n'a pas utilisé de bélier, juste un pontage de 12 volts sur le circuit de secours. Un murmure électronique, un déclic pneumatique, et le sanctuaire s'est ouvert.

L'air est saturé d'ozone. Froid. Sec comme un désert de silicium.

C'est ici que le monde meurt. Pas dans une explosion nucléaire, pas dans une tranchée boueuse. Le monde meurt dans le bourdonnement sourd de trois mille serveurs quantiques alignés comme des monolithes noirs. C'est le bruit de la civilisation qui s'efface : un vrombissement de ventilateurs à 15 000 tours-minute.

Au centre de cette cathédrale de verre et de câbles, Jean-Baptiste Vasseur est assis.

Il ne porte pas de gilet pare-balles. Il n'a pas d'arme. Il est vêtu d'un costume gris anthracite, d'une coupe si parfaite qu'elle semble avoir été sculptée dans l'acier. Il tourne le dos à la porte. Ses yeux sont fixés sur l'immense baie vitrée qui donne sur le vide des Alpes suisses. En dessous, les nuages moutonnent, indifférents. Sur le mur de droite, une projection holographique géante affiche une carte de France. Elle ne ressemble pas à une carte météo. Elle ressemble à un corps humain en train de se vider de son sang.

Des artères rouges clignent. Paris est une plaie béante. Lyon sature. Bordeaux s'éteint. Chaque point lumineux représente un nœud de transactions bancaires, un registre de propriété, une ligne de dette. Tout est en train de virer au noir.

— Tu es en retard, Sarah, dit Vasseur sans se retourner.

Sa voix est calme. Trop calme. C'est la voix d'un homme qui a déjà passé la ligne d'arrivée et qui attend que les autres réalisent que la course est finie.

Sarah avance. Ses bottes tactiques crissent sur le faux plancher technique. Elle a le visage strié de suie, une coupure à la lèvre qui n'en finit plus de saigner, et une tablette de commande greffée au bout des doigts comme une extension de son système nerveux.

— Coupe tout, Jean-Baptiste. Maintenant.

Vasseur lâche un rire court, sec comme un coup de règle. Il se lève et se tourne enfin vers elle. Son visage est reposé. Presque juvénile, malgré ses cheveux d'argent. C'est le visage de la pureté retrouvée.

— Regarde ça, Sarah. Regarde la beauté de la chose. En cet instant précis, la France n'est plus qu'une fiction qui cherche son auteur. Le Livret A de la ménagère ? Disparu. La dette souveraine ? Évaporée. Les titres de propriété des grandes fortunes ? Des suites de zéros sans adresse. Le système se dévore lui-même. C'est la plus grande œuvre de charité de l'histoire de l'humanité.

— C'est un génocide social, crache Sarah. Tu ne libères personne. Tu tues les vieux qui n'auront plus de retraite, les mères qui ne pourront plus acheter de lait, les flics qui ne seront plus payés. Tu crées une jungle de béton.

Vasseur s'approche d'un des serveurs. Il pose sa main sur la paroi glacée.

— Non. Je simplifie. Le monde est devenu trop complexe pour être honnête. Nous vivons dans une hallucination collective faite de produits dérivés et d'intérêts

composés. J'ai juste pressé le bouton « Reset ». On ne reconstruit rien sur des fondations pourries. Il faut raser.

Sarah lève sa tablette. Ses doigts volent sur l'écran.

— Je vais injecter le contre-code. Ta faille « Zero-Day », je la connais. Je l'ai sniffée dans le tunnel d'accès.

Vasseur ne bouge pas. Il ne tente pas de l'arrêter. Il sourit, une lueur de tendresse cruelle dans les yeux.

— Tu penses vraiment que je ne t'attendais pas ? Tu penses que je n'ai pas reconnu ta signature dans le noyau du malware ? Sarah... ce virus, c'est toi.

Elle s'arrête, le cœur percutant ses côtes.

— Quoi ?

— Le script de base. La routine de chiffrement asymétrique qui sert de colonne vertébrale à « Liquidation ». C'est ton code. Celui que tu as écrit à seize ans, quand tu voulais pirater le Pentagone pour prouver que tu existais. Je l'ai trouvé dans les archives de la DGSI. Je l'ai juste... poli. Amélioré. Je l'ai rendu adulte.

Le monde de Sarah vacille. Les lignes de code qui défilent sur son écran prennent soudain une teinte familière. Cette syntaxe nerveuse. Ces commentaires cachés en ASCII. C'est son ADN. Elle est en train d'essayer de tuer son propre enfant.

— Tu as utilisé mon travail pour ça ? murmure-t-elle.

— Qui d'autre ? Tu es la seule à avoir eu le génie de comprendre que la sécurité d'un système est proportionnelle à sa confiance. Et le système français a une confiance aveugle en son propre passé. Ton code n'attaque pas les banques, Sarah. Il leur rappelle juste qu'elles n'ont pas d'argent.

Le compte à rebours sur l'hologramme affiche : ****00:04:12****.

Quatre minutes avant que le malware ne devienne irréversible. Quatre minutes avant que les registres de la Banque de France ne soient définitivement écrasés par du bruit blanc.

— Marc arrive, dit Sarah, la voix tremblante d'une rage froide. Il a passé tes gardes. Il va te coller une balle entre les deux yeux.

Vasseur hausse les épaules. Il s'en moque. La mort physique est un détail logistique.
— Marc Stone est un chien de garde. Il protège les structures. Mais les structures sont déjà mortes. Il va protéger un cadavre. Viens voir, Sarah. Regarde la fin du mensonge.

Il l'invite d'un geste élégant vers la baie vitrée. Au loin, au-delà des montagnes, on imagine la France. On imagine les distributeurs de billets qui crachent des messages d'erreur. Les terminaux de paiement qui refusent les cartes. Le silence qui s'installe dans les supermarchés. Le début de la panique. Ce moment de flottement où l'homme réalise que son travail, sa maison et son identité ne sont que des octets sur un disque dur que quelqu'un vient d'effacer.

Sarah se rapproche, non pas de lui, mais du terminal central. Elle ne regarde pas la vue. Elle regarde le monstre dans les yeux.

— Tu crois que c'est une fiction ? dit-elle en se connectant physiquement au serveur via son port neural. Tu crois que tout ça n'est que de la mathématique ?

Elle grimace. La connexion est brutale. Le flux de données lui brûle les tempes.

— J'ai codé cette faille parce que j'étais une gamine qui n'avait rien. Je voulais voir si le mur était solide. Mais toi, Jean-Baptiste... Toi, tu avais tout. Tu étais au sommet. Tu n'as pas fait ça pour libérer les gens. Tu as fait ça parce que tu t'ennuyais. Tu as

fait ça parce que tu détestes le fait que le monde puisse tourner sans toi.

Ses doigts saturent le processeur. Elle lance une attaque par déni de service interne. Elle surcharge les bus de données du bunker.

— Tu veux la liquidation totale ? Très bien. Mais on commence par ici.

Les lumières du sanctuaire vacillent. Le bourdonnement des ventilateurs monte d'une octave, devenant un cri strident. L'odeur de chaud devient insupportable.

Vasseur perd son sourire. Il voit les indicateurs de charge virer au violet.

— Arrête. Tu vas faire sauter les onduleurs. On va être enterrés vivants.

— La justice des hommes est lente, Jean-Baptiste, répond-elle en citant une phrase qu'elle n'a pas encore entendue, mais qui flotte déjà dans l'air vicié. La mienne est instantanée.

À cet instant, la porte de l'alvéole explose.

Ce n'est pas un code, c'est du plomb. Marc Stone entre, une épaule démise, le visage masqué par le sang, son HK416 à l'épaule. Il ne pose pas de questions. Il n'attend pas de monologue. Il voit Vasseur. Il voit Sarah connectée à la machine, les yeux révulsés.

— Sarah ! décroche ! hurle Stone.

— Pas encore ! Si je lâche, le virus part sur les satellites ! Je dois le contenir ici !

Stone se tourne vers Vasseur. L'ancien ministre ne fuit pas. Il ajuste sa cravate. Il regarde Stone avec un mépris souverain.

— Marc. Toujours un temps de retard. Toujours à protéger le mauvais camp. Tu sens ce parfum ? C'est l'odeur d'un pays qui n'a plus de dettes. Tu devrais me remercier.

Stone s'approche. Il ne tire pas. Il saisit Vasseur par le revers de son costume à trois mille euros et le projette contre un rack de serveurs. Le choc est sourd. Métallique. Vasseur lâche un gémissement, mais son regard reste provocateur.

— Tue-moi, Stone. Ça ne changera rien. Le bouton est déjà pressé.

Stone pointe le canon de son arme sur le genou de Vasseur.

— Je ne vais pas te tuer, Jean-Baptiste. Je vais te laisser regarder.

Sarah hurle. Un arc électrique jaillit de la console. Elle est projetée en arrière, son câble neural arraché. Elle retombe lourdement sur le sol, le corps secoué de spasmes.

Stone se précipite vers elle, oubliant Vasseur.

— Sarah ! Réponds-moi !

Elle ouvre les yeux. Ils sont injectés de sang. Elle respire comme si elle venait de courir un marathon. Elle regarde sa tablette, dont l'écran est brisé.

— Je... j'ai réussi à isoler le noyau, souffle-t-elle. Il est bloqué dans le réseau local du bunker. Il n'est pas sorti. La France... la France est encore là.

Vasseur, affalé contre ses serveurs qui fument, laisse échapper un rire étranglé.

— Pour combien de temps ? Le ver est dans le fruit. Vous avez sauvé le système aujourd'hui, mais vous lui avez montré qu'il est vulnérable. Quelqu'un d'autre finira le travail.

Stone se relève. Il regarde les serveurs qui s'éteignent un à un. Le silence revient dans la pièce. Un silence de mort.

Il se tourne vers Vasseur.

— Peut-être. Mais ce ne sera pas toi.

Stone sort un briquet. Une habitude qu'il avait perdue. Il ne l'allume pas pour fumer. Il regarde la petite flamme danser dans le sanctuaire technologique.

— Sarah, on bouge. On a ce qu'il faut. Les preuves de sa trahison sont sur ton disque.

— Et lui ? demande Sarah en se relevant péniblement, s'appuyant sur l'épaule de Marc.

Stone regarde l'homme qui a failli rayer une nation de la carte. Vasseur n'est plus un architecte. Ce n'est plus qu'un vieil homme avec des doigts brisés dans un costume froissé, entouré de machines inutiles.

— Laisse-le ici. Le système qu'il déteste tant va s'occuper de lui. Et crois-moi, la justice des hommes est bien plus lente et douloureuse qu'un malware quantique.

Ils sortent du bunker alors que les premières lueurs de l'aube touchent les sommets suisses. Le froid est pur, décapant. Il nettoie l'odeur de l'ozone et du sang. En bas, dans la vallée, les lumières des villages brillent encore. Des milliers de gens dorment, protégés par leur ignorance, ne sachant pas que leur existence entière a tenu à un fil de cuivre et à la volonté d'une fille brisée.

Marc Stone s'arrête sur le rebord de l'héliport. Il allume enfin sa cigarette. La première depuis des années. La fumée monte vers le ciel pur, se mélangeant à la brume matinale.

— Soixante secondes, murmure-t-il.

— Quoi ? demande Sarah, le visage tourné vers le soleil levant.

— C'est le temps qu'il faut pour tout perdre. On a encore cinquante-neuf secondes d'avance sur le prochain fou. On ferait bien d'en profiter.

Elle esquisse un sourire. Un vrai.

— Cinquante-neuf secondes... C'est presque une éternité, Marc.

À l'intérieur du bunker, Jean-Baptiste Vasseur est assis dans le noir. Il regarde l'écran de secours qui clignote. Le virus est là, piégé, tournant en boucle dans un bocal de verre. Il n'a pas détruit la France. Mais il a détruit Vasseur.

Le silence du sanctuaire est désormais absolu. C'est le bruit de la liquidation totale de ses propres rêves.

Dehors, le monde continue de tourner. Les marchés vont ouvrir. La dette va s'accumuler. La fiction va reprendre ses droits. Mais pour l'instant, sur ce sommet suisse, le temps s'est arrêté. Et c'est la seule victoire qui compte.

Chapitre 15

Le Choix de Stone

L'acier de la porte blindée n'a pas résisté à la charge de C4. L'onde de choc a laissé un goût de soufre et de métal sur la langue de Marc Stone. Il avance dans le couloir pressurisé du sanctuaire alpin, une main pressée contre son flanc gauche. Le sang est chaud, visqueux, il s'infiltré entre ses doigts et souille le cuir de son gant. Chaque pas est une insulte à sa colonne vertébrale.

Il ne sent plus la douleur. Il ne sent que le poids du Glock 17 dans sa main droite. Dix-sept onces de polymère et d'acier pour clore le dossier.

La salle de contrôle s'ouvre devant lui. Un dôme de verre et de carbone suspendu au-dessus du précipice. À travers les baies vitrées, les Alpes ressemblent à des dents de géants prêtes à broyer le ciel. Au centre, un trône de cuir noir fait face à un mur d'écrans. Des cascades de chiffres vert fluo y défilent à une vitesse que l'œil humain ne peut pas traiter. C'est le code de Sarah. C'est le venin de Vasseur.

— Tu es en retard, Marc. Pour un homme dont la ponctualité était la seule vertu, c'est décevant.

La voix de Jean-Baptiste Vasseur est calme. Trop calme. Il ne s'est pas retourné. Il sirote un liquide ambré dans un verre en cristal de Baccarat. Le bruit du glaçon contre la paroi est le seul contrepoint au bourdonnement des serveurs.

Stone s'arrête à cinq mètres. Il laisse son sang goutter sur le sol en marbre blanc. Une tache irrégulière, un test de Rorschach pour un futur sans lendemain.

— Le cirque est fini, Jean-Baptiste. Coupe cette merde.

Vasseur pivote lentement sur son fauteuil. Son costume gris perle est impeccable. Pas un pli, pas une poussière. Il regarde la blessure de Stone avec une curiosité presque clinique, comme on observe un insecte écrasé sur un pare-brise.

— « Couper » ? Tu parles comme un profane, Marc. On ne coupe pas une révolution quantique. On l'observe. On la guide. Regarde ces chiffres. Dans quarante minutes, la dette publique française n'existera plus. Dans quarante-cinq, les comptes d'épargne des grandes fortunes seront évaporés. Et dans une heure... le cadastre sera une page blanche. Un pays sans passé. Une terre vierge.

Vasseur se lève. Il marche vers Stone, les mains dans les poches, ignorant ostensiblement l'arme braquée sur son plexus.

— On t'a appris à protéger, Marc. On t'a dressé pour être le rempart. Mais le rempart de quoi ? D'un château de cartes moisi ? D'un système qui t'a jeté comme un vieux kleenex dès que tu as cessé d'être utile ? Regarde-toi. Tu saignes pour des gens qui ne connaissent même pas ton nom.

— Je saigne pour qu'ils ne crèvent pas de faim demain matin, grogne Stone. Sa voix est un râle de gravier.

Vasseur s'arrête à un mètre du canon. Il sourit. C'est un sourire de prédateur, mais avec une pointe de tristesse authentique.

— Personne ne mourra de faim. On va juste réinitialiser la partie. Le chaos n'est qu'une transition. Je te propose mieux que la rédemption, Marc. Je te propose la fondation. Reste avec moi. Pose ce flingue. Dans deux heures, je serai l'homme le plus puissant d'Europe parce que je serai le seul à posséder les clés de la nouvelle architecture. Je n'ai pas besoin d'un garde du corps. J'ai besoin d'un maréchal.

L'air dans le bunker est saturé d'ozone. Stone sent la sueur couler dans son cou. La tentation est un acide. Il connaît Vasseur. Il a cru en lui. Il a aimé cet homme comme le père qu'il n'a jamais eu, le leader qu'il a toujours cherché. Pendant dix ans, Stone a été l'ombre de ce génie. Il a brisé des mâchoires et enterré des secrets pour que ce costume gris reste propre.

— Tu m'as menti, souffle Stone. Tu as dit que c'était pour purger le système. Pas pour devenir le nouveau système.

— Le pouvoir n'aime pas le vide, Marc. Si ce n'est pas moi, ce sera un autre. Un plus bête. Un plus cruel. Nous sommes les architectes. Les autres ne sont que les briques.

Vasseur pose une main légère sur le bras armé de Stone. Une pression presque paternelle.

— Regarde l'écran principal. Le compte à rebours. 38 minutes. La France est en train de se dissoudre. C'est beau, non ? Le silence des banques. La fin de la fiction monétaire. Viens avec moi de l'autre côté du miroir. On va reconstruire quelque chose de pur. Sur les cendres.

Stone regarde les écrans. Les lignes de code déferlent comme un tsunami numérique. Il voit les noms des villes, les numéros de comptes, les registres d'état civil qui s'effacent. C'est le néant en haute définition.

Puis il regarde Vasseur. Il voit l'éclat de folie dans ses yeux d'acier. Ce n'est pas de l'ambition. C'est du nihilisme décoré à la feuille d'or.

— Tu sais ce que j'ai appris dans les services, Jean-Baptiste ?

Vasseur fronce les sourcils, intrigué par le changement de ton.

— Quoi donc ?

— Quand on ne peut pas réparer une machine, on ne la laisse pas entre les mains d'un fou. On la brise.

Stone ne vise pas Vasseur. Il dévie son bras d'un coup sec.

BANG.

La première balle percute l'unité centrale principale, un bloc de verre noirci. Une gerbe d'étincelles bleues illumine la pièce.

— NON ! hurle Vasseur.

BANG. BANG. BANG.

Stone vide son chargeur. Il ne tire pas sur l'homme. Il tire sur le dieu. Les écrans 8K explosent en mille éclats de cristal liquide. Les cristaux dégoulinent comme des larmes technologiques. Le bourdonnement des serveurs vire à l'aigu, un cri d'agonie électronique, avant de s'éteindre dans un nuage de fumée âcre.

Vasseur se jette sur Stone, une rage animale remplaçant son calme aristocratique. Ils tombent au sol, roulant dans le sang et les bris de verre. L'ancien ministre frappe avec la force du désespoir, ses mains manucurées griffant le visage de Stone.

Stone l'écarte d'un coup de tête brutal. Le craquement de l'os du nez de Vasseur résonne dans le silence soudain du bunker.

Vasseur s'écroule, le visage en sang, son costume gris souillé à jamais. Il regarde les terminaux détruits, les carcasses fumantes de ses rêves de puissance.

— Tu as tout gâché... murmure-t-il, la voix brisée. Tu as sauvé un cadavre, Marc. Le système est mort de toute façon. Tu n'as fait que retarder l'inévitable.

Stone se relève péniblement. Il s'appuie contre une console calcinée. Il recharge un nouveau chargeur dans son Glock, le clic mécanique étant le seul son dans la pièce.

— Peut-être, Jean-Baptiste. Mais ce ne sera pas toi qui tiendras le stylo pour écrire la suite.

Stone regarde sa montre. Le virus s'est arrêté. Sarah a réussi à injecter le contre-code au moment précis où il a détruit le hardware. La France est à genoux, certes. Mais elle respire encore.

Il crache un mélange de sang et de bile au pied de Vasseur.

— La liquidation est annulée.

Stone se détourne et marche vers la sortie, laissant l'architecte du chaos seul dans les ténèbres de son bunker, entouré de ses écrans noirs. Dehors, l'air des Alpes l'attend. Et quelque part, dans le chaos du monde qui se réveille, une hackeuse aux yeux fatigués attend son signal.

Il n'y a plus de loyauté. Il n'y a plus de patrie. Il n'y a que le prochain kilomètre à tenir.

Stone sort dans la nuit, un spectre blessé marchant vers une aube qui n'aura rien de pur, mais qui aura au moins le mérite d'exister.

Chapitre 16

Le Duel Quantique

Quatre minutes et cinquante-huit secondes.

C'est le temps qu'il reste avant que la France ne devienne une page 404.

Bercy n'est plus un ministère. C'est un cercueil de verre où le silence est haché par le hurlement des ventilateurs. Dans la salle des serveurs du sous-sol – le "Saint des Saints" – la température est tombée à quatre degrés pour empêcher les processeurs quantiques de fondre sous la charge. Sarah est une tache sombre au milieu de la forêt de néons bleus. Ses doigts ne frappent pas le clavier, ils le martèlent. Un staccato de mitrailleuse.

À l'écran, le chaos a une gueule de bois mathématique. Des colonnes de chiffres rouges dévalent les moniteurs à une vitesse que l'œil humain ne peut pas suivre. Chaque ligne est un arrêt de mort : le fonds de garantie des dépôts qui s'évapore, la dette souveraine qui se multiplie par zéro, les livrets A de soixante millions de Français transformés en poussière numérique.

— Sarah. Tu as froid ?

La voix résonne dans son oreillette, cristalline, presque paternelle. Vasseur. Il est là, dans les circuits, tapi derrière une muraille de cryptage incassable.

— Ferme-la, Jean-Baptiste, crache-t-elle sans quitter l'écran des yeux.

Elle vient d'isoler le premier nœud du malware. "Liquidation" n'est pas un simple

virus. C'est un algorithme auto-apprenant qui dévore les registres de propriété. Pour l'arrêter, elle doit réécrire le noyau. Dix mille lignes de code binaire pur. À la main. Sans filet.

— Tu te souviens de l'été 2008 ? reprend la voix de Vasseur. Biarritz. La villa des chênes. Tu avais seize ans. Tu avais créé ce petit script, "White Rabbit", juste pour voir si tu pouvais entrer dans les serveurs de la Banque Centrale Européenne. Tu ne voulais pas d'argent. Tu voulais juste voir si la porte était ouverte.

Sarah sent une goutte de sueur glacée couler entre ses omoplates. Elle tape une séquence de contournement. *Denied*. L'écran clignote en pourpre. Elle recommence. Plus vite.

— J'ai gardé ce code, Sarah. Je l'ai poli. Je l'ai nourri. "Liquidation", c'est ton bébé. C'est ton ADN qui est en train de démanteler la cinquième puissance mondiale.

— C'était un jeu, murmure-t-elle, la mâchoire contractée.

— Non. C'était une intuition. Tu savais déjà que ce système était une illusion. Une suite de promesses que personne ne peut tenir. Je ne fais que terminer ton œuvre. Ne lutte pas contre ta propre nature.

T-minus : 240 secondes.

Le sol vibre. À l'étage, les générateurs de secours commencent à faiblir. Le réseau électrique de Paris est en train de s'effondrer. Par la verrière, au loin, Sarah voit les lumières de la rive droite s'éteindre bloc par bloc. Une marée d'ombre qui avance.

— Tu n'es pas un sauveur, Jean-Baptiste. Tu es juste un type qui n'a pas supporté d'être viré du plateau de jeu.

— Le plateau n'existe plus ! rugit Vasseur, et pour la première fois, le masque de glace se fissure. Regarde tes écrans ! La Bourse de Paris n'est plus qu'une suite de caractères aléatoires. Les banques centrales tentent d'injecter des liquidités dans un vide sidéral. Ils essaient de soigner une décapitation avec un pansement.

Sarah ignore les provocations. Elle entre dans la "Zone". Cet état de transe où le code devient physique. Elle voit les flux de données comme des courants électriques. Elle doit créer une boucle de rétroaction, un paradoxe logique qui forcera le malware à se dévorer lui-même.

Elle tape : ``if (target == self) delete memory.core;``

`*Error. Unauthorized access.*`

— Tu as mis une sécurité récursive, chuchote-t-elle pour elle-même. Enfoiré.

— Bien sûr, répond Vasseur, redevenu calme. J'ai appris du meilleur. Toi. Tu as toujours eu peur de ta propre puissance, Sarah. C'est pour ça que tu as fini par travailler pour ces médiocres de la DGSI. Pour te cacher derrière un badge et un salaire de fonctionnaire. Pour oublier que tu es la seule personne capable de mettre ce monde à genoux.

Les mains de Sarah tremblent. Ses jointures sont blanches. Sur son deuxième écran, un flux vidéo de la Place de la Concorde montre des foules qui s'amassent devant les distributeurs. Un homme frappe l'écran avec une barre de fer. La civilisation est un vernis de trois millimètres. On vient de gratter les deux premiers.

— Marc est en route, Vasseur. Il arrive pour toi.

Un rire sec crépite dans l'oreillette.

— Marc ? Le pauvre Marc. Il croit encore que les balles peuvent arrêter des algorithmes. Il est le vestige d'un monde qui n'a plus cours. Nous sommes dans l'ère de l'immatériel, Sarah. Tu es la reine et je suis le roi, et nous sommes en train de vider l'échiquier.

T-minus : 120 secondes.

Le virus vient de franchir la dernière barrière de sécurité du Trésor Public. Les ordres de virement automatique des pensions de retraite sont en train d'être redirigés vers des comptes "trous noirs" aux îles Caïmans avant d'être instantanément supprimés. Dix millions de vieux qui n'auront plus rien demain matin. Pas de quoi acheter du pain. Pas de quoi payer le chauffage.

— Je ne suis pas comme toi, lâche Sarah.

Sa voix est un rasoir. Elle arrête de taper. Elle ferme les yeux. Elle ne regarde plus le code. Elle l'écoute. Le bourdonnement des processeurs. La fréquence. Elle cherche la faille dans la faille. L'imperfection humaine que Vasseur, dans son arrogance, a forcément laissée.

Elle se souvient de "White Rabbit". Elle se souvient de la ligne 402. Une vanité d'adolescente. Une signature invisible.

— Tu as gardé mon code, Jean-Baptiste ? Tout mon code ?

— Chaque bit. C'est une symphonie.

— Alors tu as gardé la "Backdoor Alice".

Silence radio. Dans le bunker suisse, à des centaines de kilomètres de là, Vasseur vient de comprendre.

— Non... souffle-t-il. Je l'ai purgée. J'ai tout vérifié.

— Tu as vérifié les appels système, Jean-Baptiste. Mais tu n'as pas vérifié les commentaires du compilateur. Tu as oublié que je ne code pas avec ma tête. Je code avec mes tripes.

Les doigts de Sarah volent à nouveau. Elle n'attaque pas le virus. Elle s'attaque à l'architecture même de la machine qui l'héberge. Elle utilise une vulnérabilité matérielle, une faille dans le silicium que personne n'a pris la peine de corriger depuis vingt ans.

T-minus : 60 secondes.

— Arrête, Sarah. Si tu injectes ce contre-code, tu vas griller les serveurs de Bercy. Tout sera perdu. Les archives, l'historique, tout.

— C'est le prix de la liquidation, non ? On remet les compteurs à zéro. Mais à ma façon. Pas de chaos, juste un grand silence blanc. L'État devra reconstruire sur des bases saines. Sans ton malware. Et sans ton argent.

— Tu vas te détruire avec ! Si le système saute, ta connexion neuronale va te griller le cerveau !

Sarah sourit. C'est un sourire sauvage, magnifique, celui d'une gamine qui vient de mettre le feu à une fourmilière.

— C'est ça, le truc avec les glitches, Jean-Baptiste. On ne sait jamais quand ils vont apparaître.

Elle lève la main au-dessus de la touche *Entrée*.

Le monde entier semble retenir son souffle. Dans les rues de Paris, le silence est devenu oppressant. Même les cris se sont tus. Les gens regardent leurs téléphones, ces briques de verre inutiles qui affichent toutes la même chose : *Connexion perdue*.

— Sarah, ne fais pas ça... supplie Vasseur. On peut tout diriger ensemble. On peut être les architectes de la suite.

— Je préfère être celle qui démolit.

T-minus : 10 secondes.

9.

8.

7.

Sarah voit les lignes de code s'affoler. "Liquidation" sent la fin. Le prédateur réalise qu'il est devenu la proie.

— Adieu, Jean-Baptiste. Dis bonjour à Marc pour moi.

3.

2.

1.

Elle frappe la touche.

L'impact n'est pas sonore. Il est électrique. Un éclair bleu jaillit des baies de serveurs. Une onde de choc magnétique parcourt la pièce, faisant exploser les ampoules au plafond. Sarah est projetée en arrière, son fauteuil bascule. Dans son casque, un cri de

saturation pure, puis le néant.

Le bourdonnement des ventilateurs s'arrête. D'un coup.

Le silence qui suit est plus lourd qu'une explosion. Une obscurité totale, seulement troublée par la lumière de la lune qui filtre par les fenêtres hautes.

Sarah est allongée au sol, les yeux fixés sur le plafond d'acier. Ses oreilles sifflent. Elle sent l'odeur de l'ozone et du plastique brûlé. Elle lève une main tremblante à sa nuque. Le tatouage binaire semble la brûler.

Elle se redresse péniblement. Autour d'elle, les serveurs de Bercy sont des monolithes morts. Des millions de téraoctets de données se sont volatilisés. La dette de la France a disparu. Mais la fortune des oligarques aussi. Le cadastre, les registres fiscaux, les dossiers de la police. Un vide immense. Une page blanche de 550 000 kilomètres carrés.

Elle rampe jusqu'à son terminal de secours, alimenté par une batterie indépendante. L'écran s'allume péniblement.

Un seul message s'affiche, en lettres grises sur fond noir :

`SYSTEM PURGED. NO RECOVERY POSSIBLE.`

Sarah laisse échapper un rire nerveux qui se transforme en sanglot. Elle a réussi. Elle a tué le monstre. Elle a aussi tué le pays tel qu'on le connaissait.

Elle attrape son sac, se relève en chancelant. Elle ne sait pas si Marc a survécu. Elle ne sait pas si Vasseur respire encore dans son bunker. Elle sait juste qu'elle a soixante secondes d'avance sur la police, et une vie entière à réinventer dans un monde qui n'a plus de nom.

Elle sort du centre de données, ses pas résonnant dans les couloirs vides du ministère.
À l'extérieur, Paris est plongé dans un noir médiéval. Au loin, une première sirène déchire la nuit.

Le grand reboot vient de commencer. Et cette fois, personne n'a le manuel d'utilisation.

Chapitre 17

Liquidation Totale

Cinquante-neuf secondes.

C'est le temps qu'il faut à un cœur humain pour pomper le sang dans tout le corps. C'est aussi le temps qu'il reste à la France avant de devenir un désert comptable. Une page blanche de soixante-sept millions de lignes.

Dans le bunker des Alpes suisses, l'air a le goût de l'azote et du luxe en décomposition. Marc Stone a le genou écrasé sur les cervicales de Jean-Baptiste Vasseur. Le cuir du fauteuil de bureau — trois mille euros, peau d'agneau — grince sous le poids de la violence brutale.

— Arrête ça, Jean-Baptiste. Maintenant.

La voix de Marc est un râle de gravier. Il ne hurle pas. Il n'a plus d'énergie pour les décibels. Son épaule gauche n'est plus qu'une masse de chair chaude et sanglante, souvenir d'une balle de 9mm tirée par le dernier garde du corps de Vasseur, désormais refroidi dans le couloir de marbre.

Vasseur, le visage plaqué contre son bureau en verre trempé, sourit. Un sourire de martyr ou de fou. Son œil droit, injecté de sang, fixe le compte à rebours qui défile sur l'écran mural.

****T-48.****

— Tu ne comprends pas, Marc... grogne l'ancien ministre. Je ne détruis rien. Je libère.

L'argent est une religion dont j'ai brûlé les églises. Regarde l'écran. C'est beau, non ?
On ne voit pas souvent la fin d'un monde en 4K.

À huit cents kilomètres de là, dans les entrailles de Bercy, Sarah « Glitch » Belkacem ne regarde pas le décor. Elle ne sent plus le froid polaire des climatiseurs qui luttent contre la surchauffe des baies de serveurs. Elle ne sent plus l'odeur d'ozone qui lui pique la gorge.

Ses doigts sont des pistons. Ils frappent le clavier avec une cadence de mitrailleuse.

```
`SUDO KILL -9 LIQUIDATION_CORE`  
`ACCESS DENIED. ENCRYPTION KEY REQUIRED.`
```

— Merde, merde, merde...

Elle crache les mots comme des balles. Son tatouage binaire à la nuque la brûle, une sensation fantôme, le rappel qu'elle a elle-même tracé les plans de cette prison numérique dix ans plus tôt. Elle est l'architecte qui tente d'abattre ses propres murs avant qu'ils n'écrasent tout le monde.

****T-35.****

— Sarah ! hurle la voix de Marc dans son oreillette Bluetooth. Dis-moi que tu y es !

— Le noyau est verrouillé par une clé quantique, Marc ! répond-elle, les dents serrées. Vasseur l'a encrypté avec les battements de son propre cœur. Si son rythme cardiaque s'arrête, la liquidation s'accélère. Ne le tue pas, Marc ! Ne le tue surtout pas !

Dans le bunker, Marc suspend son geste. Sa main libre, serrée autour d'un Sig Sauer, tremble. Il voulait loger une balle dans la nuque de l'homme qu'il a servi pendant

quinze ans. L'homme qui lui a menti, qui l'a utilisé comme un bouclier humain pour couvrir le plus grand braquage de l'histoire. Un braquage où l'on ne repart pas avec des sacs de billets, mais avec le vide.

Vasseur laisse échapper un rire sec, une toux de vieux prédateur.

— Tu entends, Marc ? Mon cœur est le détonateur. Je suis devenu la clé de voûte de la faillite. Si je meurs, la France meurt. Si je vis, elle s'efface. C'est l'échec et mat parfait.

Marc desserre légèrement sa pression. Il sent les battements du pouls de Vasseur sous son genou. Rapides. Trop rapides.

— Pourquoi ? demande Marc. L'argent, les comptes d'épargne, les livrets A des gamins, les retraites des vieux... Pourquoi effacer ça ?

Vasseur tourne légèrement la tête, sa joue frottant le verre froid.

— Parce que ce n'est pas réel, Marc ! Ce sont des chiffres sur des écrans, entretenus par une caste de prêtres en costume-cravate pour maintenir les esclaves dans leurs rangs. La dette ? Une fiction. L'épargne ? Un espoir différé. Je redonne aux gens la seule chose qu'ils ont perdue : la réalité. Demain, la seule monnaie qui vaudra quelque chose, ce sera le courage. Et le plomb.

****T-22.****

À Bercy, Sarah voit les premiers segments du virus s'attaquer au secteur bancaire de détail. Elle voit des milliards d'euros s'évaporer. Le Crédit Agricole, la Société Générale, la BNP. Les serveurs de sauvegarde s'allument comme des sapins de Noël avant de virer au rouge sang.

— Il ne s'agit plus de la dette d'État, Marc ! crie Sarah. Il attaque les particuliers. Les comptes courants. Tout ! S'il termine, demain matin, personne ne pourra acheter un morceau de pain.

Elle ouvre une console de bas niveau. Elle doit bypasser la clé quantique. Elle doit injecter un "faux" battement de cœur dans le système. Un simulateur de vie.

— Marc, j'ai besoin de son rythme cardiaque exact ! Maintenant ! Connecte ton capteur de terrain sur son poignet !

Marc ne réfléchit pas. Il arrache le capteur de sa propre montre tactique et le plaque contre la carotide de Vasseur. L'écran de Sarah se synchronise. Une onde sinusoïdale apparaît.

`HEARTBEAT DETECTED: 114 BPM.`

— Je l'ai ! hurle Sarah. Maintenant, ne bouge plus. S'il fait une arythmie, on est morts.

T-12.

Les doigts de Sarah volent. Elle crée une boucle de rétroaction. Elle enferme le virus dans une cage logique. C'est de la chirurgie de haute précision sur un cerveau en pleine explosion.

Vasseur comprend. Il voit les lignes de code défiler sur son écran mural. Il voit sa "Liquidation" ralentir. Son visage se décompose. Le calme froid laisse place à une rage hystérique.

— Non ! Tu n'as pas le droit ! C'est le seul moyen de purger ce système putréfié ! Laisse-le mourir !

Il se débat avec une force de possédé. Marc l'écrase de tout son poids, ses muscles hurlant de douleur.

— Reste tranquille, fils de pute !

— Laisse-moi finir l'œuvre, Marc ! On sera libres ! Tous !

****T-08.****

— Injecte le code, Sarah ! hurle Marc. FAIS-LE !

Sarah hésite une fraction de seconde. Elle voit la commande finale. `PURGE_ALL`. Si elle l'exécute, elle n'arrête pas seulement le virus de Vasseur. Elle efface aussi les traces du passage de Vasseur. Elle protège les citoyens, mais elle détruit les preuves de la trahison de l'État. Elle devient complice du silence.

Elle regarde l'écran. Elle pense aux millions de gens qui dorment, inconscients que leur vie entière est sur le point d'être réduite à zéro.

— Tant pis pour la justice, murmure-t-elle. On se contentera de la survie.

`ENTER.`

****T-03.****

****T-02.****

****T-01.****

Le silence.

Un silence assourdissant, lourd comme un linceul.

À Bercy, les ventilateurs des serveurs ralentissent. Les lumières rouges s'éteignent une à une pour redevenir bleues, puis blanches. Le monstre dort.

Sarah s'effondre en arrière, sa chaise roulante percutant une console. Elle tremble de tout son corps. Ses mains sont gelées. Sur son écran, un message unique, neutre, dénué de toute émotion :

PROCESS TERMINATED. SYSTEM STABILIZED AT 14.2%. LOSSES ESTIMATED: 4.2 TRILLION EUROS.

Quatre mille deux cents milliards. La dette a disparu. Les grandes fortunes aussi. Mais les comptes d'épargne des particuliers ont été gelés à la dernière microseconde. Un massacre financier, mais pas une apocalypse totale.

Dans le bunker suisse, Marc relâche la pression. Il s'assoit par terre, le dos contre le bureau de Vasseur. Son sang coule sur le tapis persan.

Vasseur reste immobile, la joue contre le verre. Il regarde le "00:00" sur l'écran. Il ne bouge pas. Il ne pleure pas. Il est vide. Il a tenté de jouer à Dieu avec des algorithmes et il a fini comme un bug corrigé par une mise à jour.

— On a fini ? demande Marc, la voix brisée.

— Personne n'a jamais fini, Marc, répond Vasseur d'un ton monocorde, les yeux fixés sur le vide. On a juste appuyé sur "Pause". La réalité finit toujours par rattraper la fiction.

Marc sort son téléphone. Il n'y a plus de réseau. Plus d'Internet. Plus rien. Paris, Lyon,

Marseille sont dans le noir. Le "Grand Reboot" a eu lieu, même s'il a été partiel.

Il regarde Vasseur. L'homme qui voulait sauver le monde en le détruisant.

— Tu sais ce qui va se passer maintenant, Jean-Baptiste ?

Vasseur ne répond pas.

— Les gens vont se réveiller. Ils vont voir que leurs chiffres ont changé. Ils vont avoir peur. Et quand les gens ont peur, ils cherchent un responsable.

Marc se lève péniblement. Il ramasse son arme. Il regarde par la baie vitrée du bunker. Les montagnes sont magnifiques, indifférentes aux tragédies humaines.

— Sarah ? Tu m'entends ?

— Je suis là, Marc.

Sa voix est faible, épuisée.

— C'est fini. On sort d'ici. Laisse les serveurs, laisse tout. La France est une page blanche, maintenant. À nous de voir ce qu'on écrit dessus.

Sarah ne répond pas tout de suite. Elle regarde ses mains. Elle sait que demain, elle sera la femme la plus recherchée de la planète. Elle sait que Marc sera traqué comme un traître. Elle sait que Vasseur ne quittera jamais ce bunker vivant, car les hommes de l'ombre n'aiment pas les prophètes déçus.

— Marc ?

— Oui ?

— J'ai gardé une copie.

Marc s'arrête net, la main sur la poignée de la porte blindée.

— Une copie de quoi ?

— De tout. Les preuves. Les noms. Les transferts. La vérité sur l'État. Vasseur voulait le chaos. Moi, je veux la responsabilité.

Un silence. Marc sourit pour la première fois depuis des mois. Une grimace sanglante.

— C'est pour ça que je t'ai choisie, Glitch. On se retrouve au point de rendez-vous.

Il sort. Le bunker se verrouille derrière lui.

Dans le noir de Bercy, Sarah Belkacem éteint son terminal. Elle ramasse son sac. Elle marche vers la sortie, ses pas résonnant dans les cathédrales de métal.

À l'extérieur, le soleil commence à se lever sur une France qui ne sait pas encore qu'elle a tout perdu, et qu'elle a tout à reconstruire.

Soixante secondes. C'est le temps qu'il a fallu pour effacer le passé.

Maintenant, le futur commence. Et il n'a pas besoin de banquiers.

Chapitre 18

Le Jour d'Après

T+1. 06:14.

Le silence n'est pas une absence de bruit. C'est une compression de l'air. Paris ne dort pas ; Paris est en apnée. Les feux rouges clignotent en orange, un tic-tac de métronome pour une ville dont le cœur s'est arrêté de battre à 3500 battements par seconde.

L'argent est une religion. Hier soir, Dieu s'est suicidé.

Marc Stone est debout sur le pont des Arts. L'air matinal lui brûle les poumons, un mélange d'ozone et de poussière froide. Il a du sang séché sous les ongles et le goût métallique de l'adrénaline sur la langue. Sous lui, la Seine coule, indifférente. Elle se moque des serveurs grillés, des lignes de code et des milliards évaporés. Elle charrie la seule valeur réelle : le temps qui passe.

Il regarde son téléphone. Écran noir. Brique de verre inutile. Plus de réseau, plus de signal, plus de monde interconnecté. Liquidation.

LE SILENCE DES LOUPS

Dans les Alpes suisses, le bunker de Vasseur ressemble à un mausolée de verre. Jean-Baptiste Vasseur est assis dans son fauteuil en cuir de Cordoue, face aux baies vitrées qui surplombent le vide. Les sommets sont encore dans l'ombre, mais le ciel vire au gris de fer.

La porte blindée s'ouvre avec un chuintement hydraulique. Ce n'est pas Marc. Ce ne sont pas les secours.

Quatre hommes. Costumes sombres, visages lisses, le regard aussi expressif qu'une dalle de béton. Les nettoyeurs de l'ombre. Ceux qui n'existent pas dans les registres que Sarah a essayé de sauver.

Vasseur ne se retourne pas. Il ajuste sa cravate. Un geste réflexe. L'élégance du condamné.

— Vous arrivez tard, dit-il, sa voix est un murmure de papier de verre. Le spectacle est fini.

L'homme de tête s'avance. Il ne porte pas d'arme visible, mais il dégage une menace plus lourde qu'un peloton d'exécution.

— Vous avez brûlé la maison, Vasseur. On ne peut pas vous laisser regarder les cendres.

Vasseur sourit. Une grimace qui n'atteint pas ses yeux d'acier.

— J'ai révélé la fiction. Votre pouvoir repose sur des zéros et des uns. J'ai effacé les zéros. Il ne reste plus que vous. Nus.

— Il reste l'État, monsieur le Ministre.

— L'État ? L'État est un client qui n'a plus de carte de crédit. Bonne chance pour payer vos mercenaires avec du patriotisme.

L'homme en costume pose une main sur l'épaule de Vasseur. C'est une prise de fer.

— On ne vous emmène pas en prison. On vous emmène dans l'oubli.

Vasseur se lève. Il a perdu la partie, mais il a gagné la guerre psychologique. En sortant, il jette un dernier regard sur les écrans éteints. Sa création, son malware, a fait son œuvre. La France est une page blanche. Une page terrifiante.

LA GHOST DANS LA MACHINE

Sarah "Glitch" Belkacem sort de la station de métro désaffectée par laquelle elle s'est échappée de Bercy. Ses cheveux sont poisseux, ses cernes ressemblent à des ecchymoses. Elle porte son sac à dos comme une armure. À l'intérieur, un disque dur SSD encrypté. La bombe atomique de l'information.

Elle marche dans le quartier de l'Opéra.

Le spectacle est hallucinant. Les gens sont là, sur les trottoirs. Hagards. Certains frappent les distributeurs de billets avec une rage impuissante. D'autres tiennent des tickets de caisse comme si c'étaient des reliques sacrées. Un homme en costume, assis sur le rebord d'une fontaine, pleure en silence, son attaché-case ouvert à ses pieds.

La confiance s'est évaporée. Sans chiffres sur un écran, ces gens n'existent plus.

Sarah s'arrête devant une vitrine de luxe. Derrière le verre blindé, des sacs à main à cinq mille euros. Hier, c'était un statut social. Ce matin, c'est juste du cuir mort.

Elle sort son ordinateur, le branche sur une borne Wi-Fi publique qui agonise sur une batterie de secours. Elle tape trois lignes de commande. Son dernier geste de hackeuse avant la clandestinité totale.

Un message s'affiche sur les quelques panneaux publicitaires numériques encore actifs sur les boulevards :

****« LE SYSTÈME ÉTAIT UN MENSONGE. LA VÉRITÉ EST DANS VOS MAINS. RECONSTRUISEZ. »****

Elle ferme le clapet. Elle ne se sent pas comme une héroïne. Elle se sent comme un chirurgien qui a dû amputer les quatre membres pour sauver le torse.

Un gamin de dix ans s'approche d'elle.

— Madame ? Pourquoi les téléphones ils marchent plus ?

Sarah le regarde. Ses yeux brillent d'une lueur sauvage.

— Parce que le monde vient de redevenir réel, petit. Va jouer. On n'a plus besoin d'écrans pour se voir.

Elle s'enfonce dans la foule. Elle ne sera pas à la remise des médailles. Il n'y aura pas de médailles. Il n'y aura que la traque. Elle le sait. Elle aime ça.

LA RÉSILIENCE DU CHAOS

Sur le pont des Arts, Marc voit une silhouette approcher. Démarche de loup fatigué. Sarah.

Elle s'appuie sur le parapet à côté de lui. Ils ne se regardent pas. Ils regardent l'horizon où le soleil perce enfin la pollution parisienne, une bille orange au-dessus de Notre-Dame.

— Ils l'ont pris ? demande-t-elle.

— Vasseur ? Oui. Les types en noir. Il ne reviendra pas.

— On est les suivants sur la liste.

Marc sort un paquet de cigarettes froissé. Il en allume une. La fumée stagne dans l'air froid.

— On est déjà morts, Sarah. On est des fantômes dans un pays qui vient de faire un reset. On a 24 heures avant qu'ils ne rétablissent assez de serveurs pour nous identifier.

— J'ai le disque, dit-elle en tapotant son sac. Les preuves. Les comptes offshore des ministres, les deals avec les cartels de la tech, les listes de ceux qui ont financé la chute.

Marc lâche une bouffée de fumée.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Rien. Pas encore. La peur doit infuser. Si je sors tout maintenant, ce sera noyé dans le chaos. Je vais attendre que le système essaie de se reconstruire sur les mêmes bases pourries. Et là, je frapperai.

Marc esquisse un sourire. Sa cicatrice à l'arcade se tire.

— T'es une vraie terroriste, au fond.

— Non, Marc. Je suis une auditrice. Je vérifie les comptes. Et la dette est immense.

Un bruit de rotors déchire le silence. Un hélicoptère de la Gendarmerie survole la Seine, son projecteur balayant les quais déserts. Le signal de la fin de la récréation. L'État reprend ses droits par la force, à défaut de les reprendre par la finance.

— On va où ? demande Marc.

— Là où l'argent n'existe pas. Là où on n'a besoin que de deux choses : du code et du cran.

Marc jette son mégot dans le fleuve.

— J'ai plus de code. Mais du cran, il m'en reste en stock.

Ils se mettent en marche, à contre-courant de la panique qui commence à monter dans les rues adjacentes. Au loin, les premières sirènes retentissent. Des pillages ? Des émeutes ? Ou juste le cri d'une bête blessée qui réalise qu'elle a perdu son sang-froid.

La France est à genoux. Le PIB est une notion abstraite. Les titres de propriété sont des fichiers corrompus. Les riches sont pauvres, les pauvres sont perdus, et les puissants ont peur.

Vasseur voulait la purification par le feu numérique. Sarah a apporté le scalpel. Marc a fourni le bras.

Soixante secondes pour effacer la France.
C'est fait.

Maintenant, le chronomètre repart à zéro. Et cette fois, ce n'est pas une simulation.

Marc et Sarah disparaissent dans les ruelles du Marais alors que le premier rayon de soleil frappe le dôme de l'Institut.

Le jour d'après n'est pas une fin. C'est un prologue.
Un monde sans banquiers, peut-être. Mais un monde d'hommes.

Le futur appartient à ceux qui n'ont plus rien à perdre.

****FIN.****

FIN

Merci d'avoir lu "Code : Liquidation Totale"

Une œuvre écrite par Alex R.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)